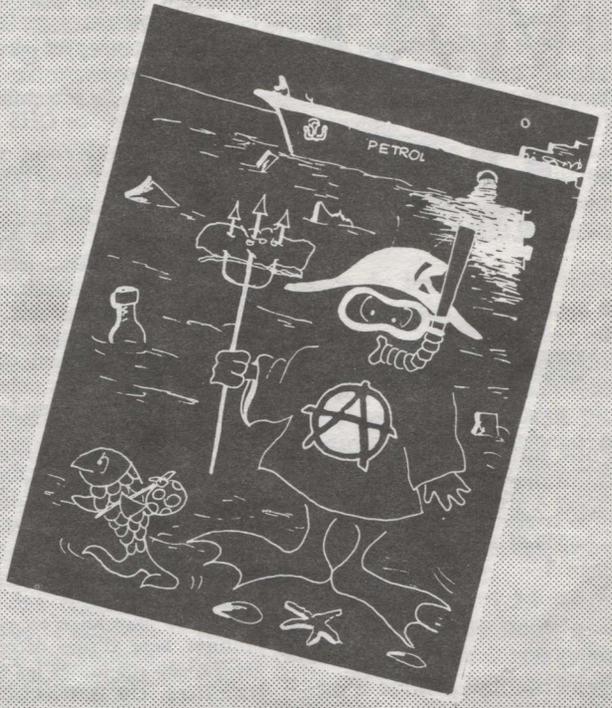


IRL

INFORMATIONS ET REFLEXIONS LIBERTAIRES

n° 88 • été 91 • 15 francs



SOM MAI RE

Pour un idéalisme révolutionnaire
pages 2 à 5
Choses et autres
page 5
Squat à Lyon: Le
Rap'Thou
pages 6 et 7
Deux nouilles autour d'un
plat
page 8
Anti-spécisme
page 9
Israël et le pacifisme
allemand
pages 10 et 11
Israël, paravent du
nouveau racisme
occidental ?
pages 12 et 13
Info-Est
pages 14 et 15
Serge Utge-Royo,
l'anarcanteur
pages 16 et 17
L'autre communisme
pages 18 et 19
Utopie, théologie, mythe et
histoire:
La famille élargie
d'Oneida

IRL (Informations et réflexions libertaires) est édité par l'Atelier de Création Libertaire / Directeur de publication: Alain Thévenet / ISSN 0398-5725 / Imprimé par Bosc Frères, Oullins / Dépôt légal à parution / Réunion de rédaction les jeudis soirs après 20 heures (tél: 78 29 28 26) / IRL c/o ACL BP 1186 69202 Lyon cedex 01 / CCP 4 150 95 N Lyon

CENTRALE D'YZEURE

Conçue sous l'ère Peyrefitte, la centrale d'Yzeure est un blockhaus pour longues peines. La sécurité y est reine. Des caméras observent chaque instant, des microphones écoutent chaque parole, des volées de porte brisent chaque pas.

Aucun espace de sociabilité n'a été prévu dans ce QHS de la mort lente.

Jour après jour, ce monstre d'inhumanité enfante son lot de désespoir; on serre les poings, on rêve de revanche ou on craque. De luttes en mouvements collectifs, peu à peu, nous, prisonniers d'Yzeure, avons acquis quelques espaces de liberté.

En novembre, une nouvelle direction a balayé tout cela. Les portes se sont refermées; la mort a repris ses droits.

Nous avons décidé alors de boycotter les rares activités que la direction tolérerait encore; en effet, comment pourrions-nous accepter les rogatons d'un festin dont nous fûmes le plat de résistance...

Ce qui se joue ici n'est que le premier acte d'une offensive généralisée sur toutes les taules françaises. De la Chancellerie fuseront des circulaires visant à resserrer la vis des taulards.

L'enfermement est la principale réponse aux galères de la jeunesse des cités. Chaque année, par dizaines de milliers, les jeunes prolétaires transitent dans les prisons. Lieux du traitement social des faillites du vieux monde, les taules accélèrent aussi l'émergence d'une conscience sociale chez ses victimes.

Les prisons en sont devenues pour l'Etat des espaces à pacifier en priorité. La répression que nous subissons s'inscrit dans cette pacification.

Notre lutte continue, mais notre victoire exige le concours de tous ceux qui, dehors ou dedans, refusent la logique capitaliste!

KOLLECTIF GRACCHUS BABEUF

Réseau pour une démocratie active

Il s'agit d'un projet international qui présenterait des analyses concrètes de formes de démocratie dans les organisations de la classe ouvrière (comme par exemple la co-ordination des dockers espagnols).

Nous serions intéressés de rentrer en contact avec tout camarade ayant «vécu» des expériences de ce type, ou qui serait intéressé par la préfecture critique de textes, par la traduction, ou de

toute autre façon.

Nous avons l'intention de publier des articles en français, anglais et espagnol. Des «versions brutes» d'articles peuvent être envoyées à quiconque en fera la demande.

Active Democracy Network
39 Vesta Road
London
England
SE4 2NJ

LES 10 ANS DE RADIO-LIBER- TAIRE

Vient de paraître:

Pour les 10 ans de Radio Libertaire (89,4FM sur Paris et banlieue):

On n'a pas tous les jours 10 ans...
Ça se chante, ça s'écrit aussi!
2 ouvrages: 15 nouvelles pour Radio Libertaire (144p. 85F)

Radio Libertaire, la voix sans maître (1981-1991) (192p.90F)
A commander à Publico-Diffusion

145 rue Amelot
75011-Paris
(chèques à l'ordre de DMC).

QUAND MEME...

Bulletin du Cercle Berneri
Discussions sur la guerre au Moyen-Orient

Pour toute commande adresser la somme de 20F en timbres par exemplaire à:
Cercle Berneri
c/o CNT
33 rue des Vignoles
75020-Paris

ESPACES LIBER- TAIRES A LYON

-Librairie La Griffes
5 rue Sébastien Gryphe
69007-Lyon

(tel.78 61 02 25)

ouvert tous les après-midi de 14 à 17h, (pour le mois d'août, se renseigner avant par téléphone).

-CUL (Collectif Utilitaire Lyonnais)

44 rue Burdeau

69001-Lyon

(tel.78 30 98 93)

groupement d'achats alimentaires, activités centrées sur le quartier, etc...

permanences les mardi et jeudi 18h30-20h

-Wolnitsa

42 rue Burdeau

69001-Lyon

(tel.78 39 09 07)

bar ouvert le jeudi soir, concerts etc...

-Le Rap'Thou

(cf article dans ce numéro)

-CNT

c/o CUL

-OCL

37 rue Burdeau

69001-Lyon Cedex

(tel 78 39 10 99)

-Fédération Anarchiste

Librairie «La Plume Noire»

15 rue Rivet

69001-Lyon

(tel.72 00 94 10)

ouvert les mercredi et samedi après-midi.

A PARAÎTRE RENTRÉE FIN 91 UNE SOCIÉTÉ À REFAIRE (Titre provisoire)

de Murray Bookchin (dont l'ACL a déjà publié «Qu'est-ce que l'écologie sociale» et «Sociobiologie ou Écologie sociale»).

Au sommaire:

-Pourquoi j'ai écrit ce livre

-Société et écologie

-Hiérarchies, classes et États

-Les tournants de l'histoire

-Idéaux et Liberté

-Définir le projet révolutionnaire

-D'ici à là-bas

Ce livre de 200 pages environ est proposé au prix de souscription de 70F jusqu'au 1er octobre 1991 (prix de vente public: 98 F)

Atelier de Création Libertaire BP 1186 69202-Lyon
Cedex 01 (CCP 5.724.59 L LYON)

Pour un idéalisme révolutionnaire

La guerre que nous venons de vivre marque à la fois le triomphe des idéologies et l'apparente mise hors circuit de l'idéalisme.

A cette occasion, les idéologies ont d'ailleurs montré le lien étroit qu'elles entretiennent avec des données matérielles qui nous sont présentées comme inéluctables. D'un côté, l'idéologie islamique est venue au secours d'un appétit dictatorial qui avait déjà trouvé à s'exercer contre, entre autres, les Kurdes, et qui se trouvait alors un peu à court, et permettait également de masquer de grandes difficultés économiques et sociales. De l'autre (le nôtre, donc puisqu'il s'agit de «notre» camp), Dieu, l'Humanisme et les Droits de l'Homme, ont été aussi appelés à la rescousse pour renforcer l'hégémonie occidentale sur l'Univers.

Dans ce contexte, qu'allions nous faire, nous anarchistes dans un combat contre la guerre dont on pouvait dire, comme bien d'autres, qu'il était perdu d'avance?

A mon sens, l'enjeu était tout autre, et aucun d'entre nous, à ce stade ne pouvait imaginer que nous aurions pu avoir une influence sur le déroulement ou l'interruption de la guerre. Il s'agissait précisément d'affirmer, contre l'acceptation et la résignation quasi-unanimes, qu'une autre logique est possible, que rien n'est inéluctable, que l'histoire n'est pas un chemin tracé une fois pour toutes, dans lequel il faudrait se couler le plus étroitement possible, mais un avenir incertain, qu'il nous faut imaginer et construire, à partir certes de réalités présentes, mais sans se laisser enfermer par elles, en tentant au contraire d'en percevoir le sens implicite, et en étant capables de la relativiser pour pouvoir la dépasser.

L'article qui suit a été rédigé, pour sa plus grande partie début janvier, avant donc le début de la guerre ouverte. Malgré le cessez-le feu, celle-ci n'est pas aujourd'hui « refermée ». En Irak, au Koweït, les peuples s'aperçoivent une nouvelle fois qu'ils ont été dupés, et de nouvelles alliances se mettent en place pour les museler. Cette nouvelle situation ne fait, à mon sens, qu'affirmer

encore plus la nécessité de l'idéalisme, en tant qu'il peut s'opposer au pouvoir réducteur et destructeur de l'idéologie.

Les Idées

Les idées sont les émanations de corps et de situations situées matériellement, qui possèdent une consistance et sont inscrites dans un temps et un espace concrets. Mais ces émanations, pour immatérielles qu'elles soient, prennent un dimensions dans la réalité et sont aussi susceptibles de la modifier. L'idée, c'est la distance introduite par l'imaginaire, la réflexion sur le réel. L'absence de cette réflexion L'idéalisme et l'idéologie ne sont pas de même nature. L'idéalisme, c'est une vision du monde, selon laquelle, au maximum, les «idées gouvernent le monde», ou, en tous cas, ont une influence certaine sur la réalité et l'évolution de l'humanité, et de n'importe quel être en particulier. L'idéologie, c'est un ensemble d'idées et de croyances explicatives, le plus souvent non formulées et implicites, qui unissent un groupe social donné.

A ce titre, l'ensemble de la société contemporaine est structurée par l'idéologie (dont le caractère totalitaire est masqué par l'existence d'«idéologies»), c'est-à-dire par un corpus de croyances, pas toujours exprimées, cela n'est même pas nécessaire, mais bien présentes, autour desquelles il faut se retrouver, sauf à passer pour quelqu'un d'un peu bizarre qui vient troubler la belle harmonie du groupe, autrement appelée consensus. Au hasard, « Il ne faut pas se casser la tête », « Il faut écraser pour ne pas être écrasé », « De toutes façons, ça a toujours été comme ça et on n'y peut rien »... J'en passe, et des meilleures... L'idéologie n'exige pas d'être démontrée ou argumentée. Elles suppose l'adhésion sans condition, ou amène, par réaction, le refus pur et simple qui n'en est que le revers. Ça ne se discute pas. C'est comme ça, de toute éternité, semble-t-il. A ce titre, le concept abstrait de «nature humaine» est bien utile pour essayer d'éviter de poser des questions.

Lycéens et casseurs

Le mouvement lycéen adhère, sans réserve à l'idéologie en place (je ne parle évidemment pas des individus mais d'un mouvement de masse et des expressions publiques qu'il a trouvées, ou qui lui ont été offertes). Pour les « casseurs », c'est plus complexe, puisqu'ils sont exclus d'un système dont l'idéologie en place n'est que le soubassement idéologique, et qui suppose qu'il y ait justement des exclus; mais les émeutes de l'automne ne remettaient pas fondamentalement ce système en cause, mais l'exclusion de certains. Cependant, s'attaquer à la marchandise et au lien qu'elle entretient avec l'argent et le travail, c'est s'attaquer à un des soubassement idéologique qui structure le plus fortement notre société. Mais, de toutes façons, les « casseurs » ont été dépossédés d'une parole qu'ils n'avaient pas prise, et ils sont, toujours dans leur ensemble, parlés par d'éminents spécialistes. Montrés par la parole des autres et les interprétations des médias, la plupart s'en contenteront, et se dispenseront d'exister. Restent les irrécupérables, comme parmi les lycéens, et ce sont ceux-ci qui comptent.

La réflexion, c'est ce qui permet justement de s'échapper de l'idéologie. Réfléchir, c'est s'extraire de l'adhésion à une situation donnée, ce qui permet de la relativiser. La pensée est la condition première de la liberté.

Réfléchir, c'est aussi pouvoir se projeter. C'est sortir du cadre étroit de ce qui apparaît comme des évidences incontournables pour les discuter. c'est donc ce qui permet d'envisager d'autres possibles.

Anarchisme et idéalisme

L'anarchie est forcément un idéalisme, puisqu'il permet d'envisager d'autres possibles. Ces autres possibles imaginés le sont à partir d'une réalité donnée et ponctuelle. Mais, à son tour, l'idée modifie

cette réalité, à la fois dans la perception qu'on en a, et parce qu'elle offre d'autres perspectives que celles étroites et limitées qui paraissent incontournables. Il n'y a pas d'idée pure, isolée du contexte matériel qui l'a fait naître. Il n'y a pas d'Absolu, mais il y a un mouvement, un désir, condamné à n'être jamais totalement satisfait, mais qui est seul moteur de l'existence.

À l'inverse, l'anarchisme ne devrait rien avoir de commun avec l'idéologie, puisque celle-ci nous enferme dans un présent indépassable, et qu'elle est le soubassement d'un consensus avec lequel, précisément, les anarchistes ont rompu.

Les grands appels à la défense de la démocratie avec lesquels ont nous a entraînés dans la guerre et dans les aménagements modernistes du système capitaliste qu'on veut nous imposer pour assurer la survie de celui-ci, relèvent de l'idéologie. La démocratie ici invoquée n'est qu'un concept creux, vidé de son sens, une abstraction qui n'a d'autre fonction que justificative.

La véritable démocratie n'est pas un système achevé qui serait à conserver; elle est au contraire un mouvement incessant, et peut alors être considérée comme un des aspects de l'anarchisme.

Et il se pourrait que paradoxalement, et contrairement à l'image qu'on en donne, l'idéalisme soit seul susceptible de procurer aux individus un outil capable de modifier une réalité aliénante. Il serait alors dommage que les anarchistes persistent à le considérer avec condescendance, comme une survivance des sociétés passées, et seulement l'envers de l'idéologie. Celle-ci est peut-être, au contraire le moteur de toute histoire humaine.

L'individu n'est pas une pièce d'un rouage d'un système figé, réel ou construit intellectuellement, au maintien duquel il serait dans sa destinée de participer. Il est au monde et dans le monde. Il n'est pas non plus une entité isolée, mais existe seulement dans et par une relation à tous ceux qui l'entourent, qui le modifient et qu'il modifie constamment. De la même manière, l'espèce humaine n'existe que dans et par les relations qu'elle entretient avec la nature en général, et en particulier les autres espèces sensibles. La nature en tous cas, les autres espèces sensibles peut-être, n'ont pas de pensée au sens où nous l'entendons. Mais cet ensemble est en tous cas vivant, en modification perpétuelle et non prévisible. La spécificité de l'homme (et non la supériorité) tient à sa capacité à réfléchir et à élaborer des projets. Lorsque ces projets tendent à figer le monde et son avenir dans un

cadre préétabli d'avance, ils relèvent de l'idéologie. Lorsqu'ils tendent à s'intégrer le plus harmonieusement possible à un monde en perpétuelle évolution, sans chercher à le modeler, ils relèvent de l'idéalisme qui dit que quelque part, dans une réalité qui est en tous cas celle de la pensée et de l'imaginaire, l'harmonie existe.

Anarchistes, nous caressons tous plus ou moins, entre autres choses, l'idée d'une cité harmonieuse au sein de laquelle nous pourrions exister, chacun d'entre nous, et avec tous, et avec toute la vie à laquelle nous participons, pleinement, le plus pleinement possible, et

tion de concepts tels que «lutte des classes», «violence révolutionnaire» sont, à mon avis, un exemple, dans la mesure où il s'agit de l'utilisation de concepts dont on n'a pas auparavant défini la réalité concrète et la complexité actuelle. Dès lors, ces termes ne peuvent que rentrer dans un système clos, explicatif, qui n'offre aucune ouverture à l'avenir, à l'imprévu. C'est la «langue de bois» qui prétend expliquer la réalité, mais n'aide en rien à la comprendre. Il en est de même pour tous les termes en «isme», et je profite de l'occasion pour préciser qu'en ce qui me concerne, mon attachement à l'anarchisme est plus «sentimen-

Le désir et l'idée de révolution sont «déraisonnables», c'est à dire qu'ils choquent le sens commun, l'ordre établi, immuable, des choses; ils font apparaître comme souhaitable et désirable ce que ce sens commun prétend être impossible.

plus encore. L'ironie condescendante avec laquelle les gens sensés considèrent cette aspiration est sans doute assez justifiée. Une telle cité ne verra sans doute jamais le jour, et le verrait-elle, qu'elle se révélerait vraisemblablement assez décevante. D'un autre point de vue, pourtant, ceci n'a strictement aucune importance, puisque cette idée, d'une manière ou d'une autre, nous permet de vivre, dès aujourd'hui, autre chose que la soumission aux idées reçues et à l'idéologie dominante, considéré comme une évidence, qui veut que la domination sur l'autre, sur les autres, sur les autres êtres sensibles, sur la nature, soit la seule possibilité de survie dans un ordre préétabli.

Alors, peut-être, de cette idée qu'une autre réalité est possible et déjà réelle, peuvent surgir des idées sur la manière de vivre cette autre réalité, aujourd'hui, et d'introduire ainsi quelques grains de sable dans la résignation consensuelle, jusqu'à ce que celle-ci se révèle comme ce qu'elle est vraiment, un système idéologique.

Désir et raison

Nous ne modifierons pas la réalité. Nous l'élargirons au contraire, en en révélant les facettes inexplorées et jusque là clandestines.

Révolutionnaires en général, et anarchistes en particulier, ne sont pas exempts du piège de l'idéologie, dont l'utilisa-

tal» qu'idéologique. Il s'agit de la référence à une aspiration, à une ouverture et non à un système explicatif ou à une projection sur l'avenir. Un des aspects les plus intéressants des oeuvres de Bakounine est qu'elles sont toujours inachevées et posent ainsi plus de questions qu'elles n'apportent de réponses.

Le désir et l'idée de révolution sont «déraisonnables», c'est à dire qu'ils choquent le sens commun, l'ordre établi, immuable, des choses; ils font apparaître comme souhaitable et désirable ce que ce sens commun prétend être impossible. Mais cette déraison introduit une faille dans un raisonnement figé et permet la réintroduction de la dialectique. Or, l'échec du matérialisme dialectique est peut-être dû au fait que, se transformant en doctrine, il a perdu la dialectique en route; cette transformation en doctrine est, à mon avis, inhérente au matérialisme qui ne laisse aucune place au projet.

D'un autre point de vue, d'ailleurs, ce désir est le seul raisonnable, le seul à être conforme à la raison. Celle-ci nous montre que l'évolution «logique» des choses, la soumission à l'ordre établi et à un avenir prévisible conduisent à une catastrophe et sont donc dans une logique de mort.

Désir et raison ne sont pourtant pas superposables. La raison nous dit être indispensable une rupture radicale (dont je ne discute pas ici des formes qu'elle doit prendre) que j'appellerai par com-

modité révolution, à cause justement de la connotation radicale du terme, mais qui pourrait ressembler à ce que Tomas Ibanez, dans le précédent numéro d'IRL, appelle le grand chambardement. Le désir, lui, nous affirme que cette rupture est non seulement indispensable, mais qu'elle est aussi possible, puisqu'elle existe déjà en nous et que, lorsque nous nous écoutons, cet autre monde, cette autre vie sont déjà présents.

Désir et raison ne sont donc pas superposables, mais étroitement enchevêtrés à l'intérieur de chacun d'entre nous et à l'intérieur du corps social dans son ensemble. Ils sont constituants d'un projet, ici projet révolutionnaire. Ce projet n'est pas garant de la réussite d'une révolution future. Plus immédiatement, il est garant de la vie.

Que des squatters (ce n'est ici qu'un exemple, et je ne prétend pas parler en leur nom) occupent des locaux vacants et ouvrent ainsi une alternative à une rénovation urbaine qui vise en fait à s'opposer à toute communication, à tout imprévu, ceci n'est pas la mise en pratique d'un projet révolutionnaire, mais ce qui le constitue. Qu'importe alors la durée et l'étendue de telles expériences, puisqu'elles prouvent en tous cas que l'inimaginable est possible. Qu'un homme seul, en costume de ville, arrête un tank prouve que des millions d'hommes, lorsque chacun d'eux en auront fait le choix, sont susceptibles d'arrêter toutes les armées du monde.

Je ne crois pas aux masses, aux foules. Celles-ci sont soumises aux passions (qui n'ont rien à voir avec le désir, ni avec la volonté), et laissent, de ce fait aux intellectuels et aux politiciens le soin de penser pour elles. Mais je crois à la puissance inimaginable de la conjonction, en partie aléatoire, des volontés, créées par l'harmonie entre le désir et la pensée, de millions d'hommes.

ALAIN

Choses et autres...

MON NOM est Buisson. Christian Buisson. Quoi de plus banal que cette trace écrite? Et pourtant... Christian, prénom de baptême anodin... Pourtant la racine est similaire à celle de ce maudit... Christ, celui qui porte le monde sur ses épaules transies. Buisson est plus directement explicite: celui qui vit caché... Je dissimule. Patronyme misérable dans l'annuaire téléphonique, ce qui m'identifie est aussi empreint d'un symbolisme, restreint, qui me permet d'ouvrir une porte supplémentaire pour me comprendre.

Je suis écrivain. Un peu sociologue. Philosophe les jours de mauvais temps. Anthropologue les nuits d'été. Les jours d'été, je fais la sieste et l'amour. J'ai tâté des religions bouddhiques et taoïstes, de la morale du christianisme, des avantages de l'anarchisme. Toujours la tête entre Marx et Freud. Disons que je faisais partie de ce qu'on appelle l'intelligentsia. Du moins ce qu'il en restait. J'ai 35 ans depuis avant-hier.

J'ai été malade. Tête et corps confondus. Un mal à l'intérieur que je ne comprenais pas. Jusqu'au jour où tout s'est coagulé à l'intérieur en une boule épaisse et cancéreuse: j'ai perdu petit à petit ce diffus, fragile, inexplicable et indémontrable Désir de vivre. Je cherchais une solution dans la morale et la philosophie. Je me sentais comme la civilisation qui m'entourait: agonique, sans repères, sans motivation, sans corps, ni Dieu. Sans raison de...

Ce texte est un texte de guérison, nourri des fragments de mon «journal de convalescence». Je guéris de jour en jour. J'en suis arrivé à la conclusion, sans doute bien narcissique, mais qui y échappe? que ma recherche effrénée d'une éthique nouvelle pour notre société, la quête intellectuelle d'une porte de sortie vers un monde plus juste rejoignait exactement ma démarche personnelle et subjective pour guérir. J'ai compris que philosopher, c'était, d'une certaine façon, poser et reposer quelques obscures évidences: le désir de vivre, le bonheur, l'amour de la vie, l'amour des autres, la mort, l'innocence et la méchanceté, la paix et la guerre, l'humain et le Dieu. Pour le reste, il s'agit à partir de ces évidences énigmatiques de construire un langage intelligible qui façonne des modes d'existence et des comportements.

Notre société souffre. Un mal profond la ronge dans les structures même qui jusque là avaient assuré sa pérennité. Les hommes, toujours à l'extérieur d'eux à s'agripper à quelques objets fétiches, toujours à l'intérieur d'eux-mêmes pour triturer des remords, des frustrations, à se mordre les ongles et les lèvres.

Nous transportons en nous, de la façon la plus quotidienne, des énigmes incommensurables: la vie, cette frénésie sans fondements, la mort, l'amour, la connaissance du monde, qu'elle soit affective ou raisonnable, la passion de l'infini, de l'éternel, du salut. Nous sommes soit souffrants, soit tyrans, sans pouvoir trancher. Voilà ce que nous trimballeons de l'épicerie à la bibliothèque, des jours de fête aux jours d'enterrement. Nous aimerions bien être fixé un jour ou l'autre sur tout cela et sur nous-mêmes. Avoir enfin réponse à tout et savourer tranquillement notre victoire. Seulement, les mystères se dérobent. Voilà l'affaire! et bien, qu'ils se dérobent! Prenons notre partie que ce sont des puits sans fond. Inexplicables, ils sont. Plutôt que d'essayer de les concasser, j'essaie de dialoguer avec, d'irriguer, de ménager des passerelles.

Il faut ouvrir les portes. Abandonner les maîtres-mots qui expliquent le monde... Il faut complexifier, multiplier les échanges, grossir, s'enfler de ce que nous sentons. Partir à la reconquête de son corps, qui détient des secrets que la raison ne connaît pas (ça me rappelle quelque chose), rentrer chez soi, réellement. Individualiste, si on veut, le collectif n'en sera que meilleur. Le corps, une maison plus ancienne que la tête, que j'ai entrepris de retaper. Là, se terrent les sources de mon cortège de mystères. Là, gît un désir de vivre antérieur au concept de désir. Archéologie de mon corps... je scrute. Voyage.

CHRISTOPHE

Le Rap'Thou

La rue de Thou, dans un quartier très sage de Lyon, n'a plus, depuis mars, l'allure un peu austère qui caractérise ce genre d'endroit. Murs et chaussée sont décorés de couleurs vives: marelles, dessins, graffitis... Et, dans la rue il y a des gens de toutes sortes qui discutent, qui rient, même le soir après 20 heures, heure légale du couvre feu dans la ville de Lyon.

C'est le Rap'Thou; une trentaine de personnes installées là plus ou moins en permanence, et dont certains y vivent. Une expérience de vie en commun qui poursuit et prolonge celle des précédents squats lyonnais, en particulier celui de la rue Ozanam, fermé brutalement le 11 mars par l'intervention musclée (300 flics) des «forces de l'ordre».

J'ai discuté là avec quelques uns des occupants, un mardi soir, jour d'ouverture du bar. Bien sûr, ce qui est retranscrit là n'engage pas l'en-

semble du squat; ça n'engage même personne; ce sont des impressions et des opinions personnelles, retranscrites par moi, c'est à dire forcément un peu tronquées. Et le style un peu froid et journalistique de ce qui suit ne rend pas compte de l'atmosphère de gaieté et de chaleur qui règne ici.

Modeler sa vie

Deux axes me paraissent importants dans la démarche des copains. D'une part, vivre ensemble un projet à travers lequel on puisse modeler sa vie, au lieu d'être modelé par elle. Un squat, c'est d'abord un espace vide, dont la destination première était tout autre (ici une usine), qu'il s'agit d'aménager, de rendre joli, non selon les critères préétablis

de la conformité, mais selon ses goûts. Ici, beaucoup de travail a été fait, d'abord pour assurer un confort et une sécurité tout à fait convenables, ensuite pour rendre le lieu agréable.

Il y a de la place, beaucoup de place, ce qui permet d'aménager des lieux personnels (chacun des occupants a sa chambre

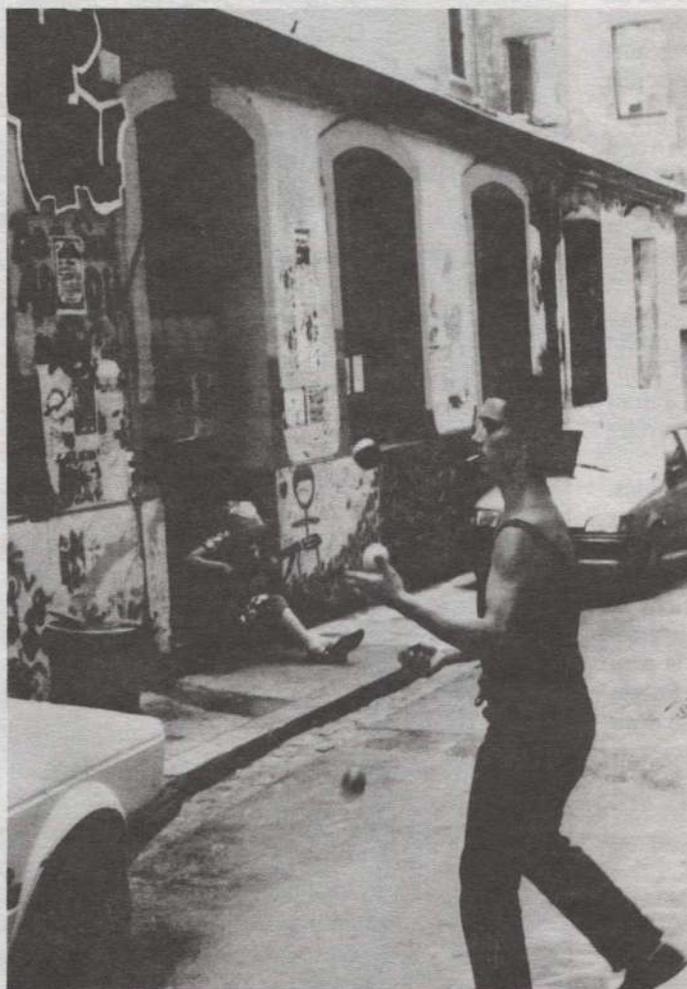
cela était plus une contrainte qu'autre chose. Ici, pour l'instant, il n'y a pas de problème de ce genre; les choses se font naturellement et spontanément, quand c'est nécessaire, ou quand l'évier déborde...

Autre spécificité du Rap'Thou, par rapport à d'autres expériences antérieures:

les personnes qui vivent ici se connaissent bien, se sont choisies et s'apprécient. En d'autres lieux, l'intégration de «personnes venues d'ailleurs» n'avait pas toujours été facile. Bien sûr, là comme ailleurs, il existe des phénomènes de pouvoir, des personnes qui s'expriment plus facilement que d'autres. L'important, c'est d'en être conscient, de pouvoir en tenir compte; et puis, la qualité de présence de quelqu'un ne se mesure pas seulement à sa facilité à parler. Il y a parfois des tensions, comme partout, mais on arrive à les parler avant qu'elles ne deviennent insupportables. Et puis, les squatters voyagent beaucoup, ce qui permet de prendre l'air et de ramener des idées et des désirs nouveaux.

L'autre axe important, c'est le désir du Rap'Thou (partagé par la plupart des squats actuels) de s'ouvrir sur l'extérieur, le quartier, les amis. C'est dans ce but que des activités sont mises en place, qui peuvent varier selon l'écho qu'elles rencontrent. Le bar sans alcool, qui fonctionnait chaque après-midi, n'a pas

suscité beaucoup d'intérêt et c'était devenu ennuyeux. Il a donc été supprimé. Actuellement, le Rap' est ouvert, comme bar, deux soirs par semaine, le mardi et le vendredi. Un restaurant végétarien, à prix libre fonctionne le mercredi soir (pour la première, c'était un «repas rose» et tout, nourriture et boisson, était rose). Ce restaurant végétarien est dans la lignée de celui qui existait rue Ozanam.



individuelle), des lieux de vie collective (cuisine, salon etc..) et des lieux ouverts à tous ceux qui sont intéressés à y créer quelque chose (ateliers, salle de sport, salle de concert, bar). Ceci permet de respecter les besoins de solitude et les besoins et nécessités de la vie en collectivité.

Une réunion hebdomadaire régule tout cela. Il n'y a pas de planning des tâches à réaliser; l'expérience a montré que

C'est très intéressant, parce que ça permet de rencontrer beaucoup de gens qui ne sont pas forcément squatters, mais qui veulent voir ce que ceux-ci font, parfois par simple curiosité (c'était le cas surtout au début), mais le plus souvent par intérêt. Beaucoup de gens imaginent plein de choses, que les squats c'est sale, par exemple. Ils viennent, voient que c'est propre, qu'il s'y fait des choses intéressantes, que c'est un lieu vivant. Ça les fait réfléchir.

Il existe aussi actuellement une table de presse, un atelier de poterie, une salle de sport où se pratique la boxe française, de la danse classique, de l'assouplissement. Des concerts annoncés généralement par voie d'affiche permettent d'apprécier une musique différente, souvent en soutien à des copains emprisonnés. Et les occupants souhaitent que le plus de personnes possible s'investissent, proposent et animent des activités.

Les squatters lyonnais ont des relations régulières avec le mouvement européen des squats. Tous les deux mois, il y a une rencontre internationale. Mais les relations sont aussi et surtout informelles et amicales: les copains voyagent beaucoup. Evidemment, aux Pays-Bas et en Allemagne, le rapport de force est différent de ce qu'il est en France et les squats ont un rôle social beaucoup plus important qu'ici. Mais partout, la tendance actuelle est à l'ouverture notamment sur le quartier.

La plupart des «Rap'Thou» participent aussi à d'autres activités de la mouvance alternative ou libertaire lyonnaise: Wolnitza, le CUL, etc... Et ils étaient très présents dans le Comité Libertaire Permanent contre la Guerre. Mais ils ne se réclament pas d'une idéologie bien précise, libertaire ou autonome; ce qui les intéresse, c'est de vivre l'autogestion en pratique.

Le Rap'Thou est aussi très investi dans le projet européen de caravane (cf encadré).

Et plus tard ?

D'abord, ils resteront rue de Thou le plus longtemps possible, malgré les intimidations (en avril, agression de la police contre un local vide, également rue de Thou, où quelques personnes travaillaient à installer un restaurant végétarien; la résistance des occupants et le soutien actif de beaucoup d'amis et habitants du quartier ont fait reculer les flics).

Après? D'autres squats, sans doute...

Il n'y a pas actuellement de mouvement de masse qui puisse prendre le relais. On pourrait imaginer des grèves

de loyer, auto-réductions, refus de payer l'électricité etc...

On peut en avoir marre d'être expulsé sans cesse, de faire les choses bien, pour les voir détruites après. Il peut y avoir aussi, et il y a eu en d'autres lieux des tentatives de marginalisation et de criminalisation sous n'importe quel prétexte, par exemple la drogue ou le terrorisme. Au bout d'un temps, il peut y avoir chez quelques uns un sentiment bien compréhensible d'usure. Certains peuvent alors rejoindre d'autres luttes, squatter des appartements personnels ou partir à la campagne vivre d'autres expériences du même type. D'autres alors prendront le relais...

Et pour l'instant, les locaux vastes, bien aménagés et agréables du Rap'Thou sont ouverts à tous ceux qui veulent y créer quelque chose ou simplement rencontrer ceux qui vivent là.

Aujourd'hui, où toutes les formes d'action politique sont banalisées et ne sont prises en considérations que pour autant qu'elles puissent être données en pâture au spectacle, le squat est sans doute une alternative possible. Une autre façon d'imaginer et de réaliser sa vie quotidienne. Une façon réellement «anarchiste» d'envisager le politique: Tout, tout ce qui est possible et que nous désirons, tout de suite. Et non pas en le quémandant, mais en le vivant.

UNE CARAVANE CONTRE L'EUROPE DE 92

Voilà plus d'un an que le projet de la caravane contre l'Europe de 92 a été mis en place. Actuellement, après plusieurs réunions internationales, une coopération de base a été formée entre 7 pays afin de concrétiser cette idée.

La caravane comprendra 2 parties:

-Une partie politique divisée en trois sujets: **répression, immigration, nouvelles structures économiques et politiques;**

-Une partie culturelle pour exprimer nos idées et offrir une alternative à cette grande magouille qu'est l'Europe du fric.

La partie culturelle comportera de la musique, de la danse, vidéos, théâtre, peintures, performances...

Ce qui nous motive dans l'organisation d'une résistance internationale contre l'Europe 92, c'est de pouvoir s'opposer à l'accroissement économique et politique du pouvoir des multinationales, d'empêcher le statu-quo sans cesse grandissant de l'Europe contre le Tiers-Monde et de protéger la liberté personnelle des européens et des immigrés/réfugiés.

Partant de Hollande, la caravane passera en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Espagne.

La caravane ne fait qu'un seul arrêt en France, à Lyon. Nous espérons que d'autres villes seront intéressées par ce projet et voudront participer à cette caravane (organisation, infos politiques, spectacles, fêtes de soutien, etc...).

Nous nous sommes séparés en trois groupes de recherche (3 thèmes politiques de la caravane). Nous recherchons des documents sur la répression et plus particulièrement sur: **TREVI, nouvelles lois par rapport aux mouvements de résistance, SIS (Système informatique de Shengen), répression dans nos villes: comment s'organise-t-on? Problèmes de la délation, suppression de l'hiver juridique, manif (notamment par rapport au mouvement lycéen étudiant), répression en général.**

Pour toutes informations, s'adresser à: *Rap'hou, 7 rue de Thou 69001 LYON*



Deux nouilles autour d'un plat

Conversation entre CLAIRE, historienne et ANNIE, psychanalyste.

C E soir, Claire m'a fait des nouilles. Le mur de Berlin vient de tomber. L'Est, l'Ouest, les points cardinaux se sont emmêlés; mais c'est pas pour ça qu'il faut se dégonfler.

- Il n'y aura plus jamais de révolution...
- C'est pour ça qu'il y aura plein d'émeutes !

- Oui, ben, une émeute sans discours, ça va être sanglant !

- Oui... c'est l'animalité ?

- Faut inventer une nouvelle forme de sublimation.

- Il y a le rap; quand il n'y a plus de révolution, danse, camarade. Le monde n'est pas derrière toi, il est dans ton corps; N'oublie pas ton corps, ne lâche pas le rythme. Ceux des goulags, les prisonniers, ils n'avaient plus que leur corps. Ils s'en servaient comme papier pour écrire. Ils se tatouaient, même les paupières, pour dire encore présents quand ils dormaient, mais ça ne va pas, c'était le corps ghetto, marqué, scarifié. Le rap, c'est plus fort. Ça parle, ça danse. La première ouverture du monde, c'est une spirale. La première spirale a été dansée, tiens, peut-être sur le sable d'une plage. La banlieue...

- Qu'est-ce qu'il reste, quand il n'y a plus d'idéologie ?

- Mais la parole ! L'antisystème, c'est la parole. La parole, les paroles en l'air, ça laisse toujours des traces. C'est comme la bonne nourriture, la parole, ça nourrit. Bien sûr, des fois, ça paraît minuscule, microscopique, la parole comme dernier recours contre le dénuement ultime, extrême. Ecoute les rappers. des fois pendant des couplets entiers, ils ne font que dire: «moi, je parle, je te parle, et je parlerai encore». C'est parler pour danser.

La danse, c'est le pas de côté. Ce qui est super, c'est le moment, entre deux temps, où tu poses un des deux pieds par terre, rarement les deux en même temps, pendant lequel tu entres en suspension, furtif, volé à la pesanteur. Où tu es dans cet instant ? En confiance. Tu es mouvement, génial ! Il n'y a pas de réponse, de nulle part, et tu trouves quand même. Après tu retombes et tu repars. Danse

- Seule la danse parmi les arts n'est jamais entrée dans les églises.

- Oui, elle te sauve de la peur, la pire, celle du vide. Et sans te le prendre, le vide, avec des idoles et compagne. La

danse, c'est l'inverse de l'église. L'église hait la danse. Quand tu dances, danse par-dessus le vide, tu n'as plus besoin de totem pour le représenter, le boucher autrement dit.

- Bon alors, qu'est-ce qu'on devient ? On va se dissider du côté de la poésie comme individu baignant dans son univers révolutionnaire et on n'aura plus de cadre ? Le danger, c'est l'atomisation. Et puis, c'est quoi un individu qui ne serait plus le produit de l'histoire ? Un miroir sans reflet ? C'est féroce, les trous de l'identité.

- Trous dans les drapeaux, trous dans les murs... frontières jetables. C'est pour ça que je parle du vide. Tant mieux si on débouche les miroirs.

- Oui bon, il y a toujours Kalhi, la grande déesse de la destruction, avec son collier de crânes autour du cou dans lesquels elle buvait le sang... la naissance, la vie, la mort. Les cycles. Mais c'est à droite qu'on parle de cycles et jamais d'histoire.

Nous, on est dans l'histoire, celle de la pensée, celle de la vie.

- Et s'il n'y avait d'histoire que des déplacements, des déportations ? Il dit ça, Lacan, dans L'Éthique de la psychanalyse. La diaspora, pas seulement comme persécution, mais comme nécessité de fonder, et pour fonder il faut partir, partir, abandonner l'idée qu'on se verra entièrement, qu'on connaîtra complètement d'où on vient etc... Dieu : »Je suis celui que je suis...« L'homme, lui est vertigineux.

Mais tu le sais bien, toi qui n'entends dans l'Histoire, avec une grande hache, que les mouvements, les mouvances, les rencontres, que tu déchiffres comme la tzigane lit la parole sur la neige en suivant les traînées d'ailes des oiseaux.

A. VACELET

1 JANVIER 1991

N.B: Pourquoi ne pas écrire: la tzigane lie la parole à la neige.



Résumé de l'épisode précédent : le plaisir, c'est le plaisir, la souffrance c'est la souffrance ; l'intérêt d'un être a la même importance, que cet être soit humain ou non ; et l'intérêt d'un être, c'est son intérêt à éprouver le plaisir, le bonheur, à éviter la douleur, la souffrance. Il est tout aussi arbitraire et discriminatoire d'être spéciste, de moins prendre en compte l'intérêt d'un poisson à ne pas être étouffé dans un filet de pêche, sous prétexte qu'il ne fait pas partie de notre espèce, que d'être raciste, par ex., c'est-à-dire de moins prendre en compte les intérêts de certains humains, sous prétexte qu'ils ne font pas partie de notre race.

Cela est un peu abstrait, il n'y est même pas explicitement question d'animaux, mais seulement d'êtres et de leurs intérêts. Mais concrètement, la lutte contre le spécisme, c'est la lutte contre l'oppression des animaux non humains par les humains, et d'abord la lutte contre la forme centrale, majeure, d'oppression des animaux, qui est la consommation de leur corps en tant que viande. Prétendre ne pas être spéciste, tout en cautionnant - ou en pratiquant soi-même - l'élevage et l'abattage des animaux parce qu'on en aime le goût, c'est faire comme les «pères fondateurs» des Etats-Unis, qui, dans la déclaration d'indépendance, parlaient d'égalité humaine, tout en possédant eux-mêmes des esclaves, tout en cautionnant, et en pratiquant eux-mêmes, ce qui représentait la forme centrale, majeure, d'oppression des humains noirs, à savoir leur utilisation en tant que main-d'œuvre servile.

Celui qui n'est pas spéciste ne mange pas de viande, mais il mange quand même quelque chose. Il ne mange pas le bifeck, il mange les frites. Et là, il ne coupe pas, à la question : «Et les plantes ?».

Cette question est une vraie question et je vais chercher à y répondre brièvement en tant que telle. Mais malheureusement, on nous la pose rarement en tant que vraie question. Au mieux, il s'agit d'une colle, au pire, d'une volonté de nous ridiculiser, et de nous dire, en termes voilés, «Va crever !» (de faim). L'espace d'un instant, notre interlocuteur, se sentant accusé de meurtre, fait mine de surenchérir en sensibilité par rapport à nous (qui sommes déjà «très sensibles», puisque attentifs au sort des bêtes). Et tout ceci pour, en fin de compte, en conclure que l'impossibilité de «respecter toute vie» disqualifie notre propos.

ET LES PLANTES ?

Il n'a jamais été question pour nous de «respecter toute vie», mais de respecter les intérêts des êtres qui ont des intérêts - c'est-à-dire qui peuvent ressentir le plaisir et la souffrance. Il n'y a pas à respecter, autre qu'éventuellement à un niveau sentimental, la vie d'un humain en coma profond irréversible, si on estime qu'il ne peut plus jamais éprouver de sensations.

Mais qu'est-ce qu'éprouver des sensations ? Chacun sait ce que cela signifie pour lui-même, mais comment dire, de l'extérieur, si un objet, vivant ou non, en éprouve ? Ce problème ne peut actuellement être posé en termes scientifiques clairs ; chacun peut croire, par exemple, qu'il est seul à éprouver des sensations, et que tous les autres objets vivants autour de lui, humains ou non, ne sont que des équivalents organiques d'automates mécaniques.

Telle n'est pourtant pas l'attitude de la plupart des gens, vis-à-vis des humains, ni en général vis-à-vis des autres animaux. C'est par analogie avec lui-même que chaque humain accorde la sensibilité aux autres humains, et, l'analogie étant encore très parlante, aux autres animaux, au moins aux vertébrés (les émotions relèvent de centres nerveux que nous avons en commun avec eux, contrairement à d'autres fonctions, tel le langage, par ex.). Voici quelques raisons qui me font douter que cette analogie doive être poussée jusqu'aux plantes :

- La sensation semble être un phénomène fortement lié à une sorte particulière de tissus, le tissu nerveux, sans équivalent chez les plantes.

- La douleur, par exemple, a chez les animaux une fonction de survie, en les incitant, par exemple, à la fuite. On voit mal quelle

fonction pourrait avoir la souffrance chez les plantes.

- A supposer que les plantes puissent avoir des intérêts, il faudrait encore pouvoir les connaître, faute de quoi il ne sert à rien de vouloir les respecter. Par exemple, la notion d'individu s'applique mal aux plantes, ce qui rend difficile de dire qu'une plante a intérêt à continuer à vivre - puisqu'on ne peut déjà pas dire où commence et où s'arrête «la» plante.

Enfin, il faut noter que, malgré son nom, le végétarien mange bien moins de plantes que

le viandiste, qui en consomme une quantité énorme à travers les animaux qu'il fait élever et abattre. Je ne vois vraiment pas pourquoi, dans ce domaine plus qu'en un autre, il faudrait «aller jusqu'au bout». Si nous ne pouvons éviter toute souffrance, il n'en reste pas moins que nous avons à chercher à la minimiser ; et si certains jouent les puristes, et prétendent vouloir «tout ou rien», c'est surtout parce que ce n'est pas leur souffrance à eux qui est en cause.

David

Animal Liberation de Peter Singer va, enfin, sortir en français (chez Grasset). Je rappelle que c'est ce livre, publié en anglais en 1975, qui a été pour une bonne part à l'origine de l'essor du mouvement de libération animale dans les années 80. Je pense que sa sortie en France est un élément important pour y créer un vrai mouvement de libération animale ; depuis un an j'ai couru les éditeurs pour en trouver un qui veuille le publier, avec comme résultat constant de me faire claquer la porte au nez - les plus méprisants étant, de loin, les éditeurs «de gauche» (La Découverte...). La punique de la plupart des gens de gauche face à l'idée de prendre au sérieux «des bêtes» est un phénomène qui, pour le moins, demande explication - qu'on soit ou non d'accord avec celle que je donne dans l'IRL, précédant.

A cause des délais de traduction, la sortie ne se fera pas avant un an, au mieux. En attendant, une amie et moi venons de traduire et publier du même auteur :

Le mouvement de libération animale, sa philosophie, ses réalisations, son avenir de Peter Singer est ainsi le premier livre publié par Françoise Blanchon Goleur, 6 rue de la Victoire, 69003 Lyon (28F, directement à cette adresse ou à travers une librairie). Il s'agit de la traduction d'une brochure militante que Peter Singer avait faite, qui résume les thèmes de Animal Liberation et décrit les progrès du mouvement. La parution de ce livre en français a servi pour marquer la :

Conférence de presse de Peter Singer à Paris. Le 28 mai, invité par l'association Robin des Bois, il s'est expliqué aux journalistes qu'il n'avait en rien une vocation de «zoophile» («ami des bêtes»), mais qu'à la fin de ses études de philo à Oxford, il avait cherché à comprendre comment se justifiait l'inégalité morale (inégalité de prise en compte des intérêts) que presque tous les humains pratiquent entre eux-mêmes et les autres animaux, et qu'il n'y était pas parvenu ; qu'il n'avait trouvé que peu de choses dans ce sens dans toute la philosophie, la question étant toujours tenue pour triviale (ben voyons). Et que, puisque si lui ni personne n'avait trouvé de justification à cette inégalité, elle devait être tenue pour injustifiée.

Le 29 on l'a amené à la radio «ici et maintenant» où pendant deux heures il a répondu aux questions des auditeurs (dont, bien sûr, «Et les plantes ?»).

Les Cahiers antispécistes lyonnais, c'est le titre de la revue militante théorique et pratique qui va prochainement paraître. Le premier numéro était prévu pour fin juin, mais, de source bien informée, fin juin se rapproche, et ce sera sans doute pour septembre. On peut toujours s'abonner d'avance : 80 F par an (4 numéros) ; 20 rue d'Aguesseau, 69007 Lyon.

Israël et le pacifisme allemand

Le mouvement pacifiste en Allemagne est composé par une petite minorité de tiers-mondistes nostalgiques, qui veulent voir en Saddam Hussein une force progressiste opposée à l'impérialisme, et par une grande majorité de citoyens moralement scandalisés par tout ce que la guerre représente. Que l'aveuglement «anti-impérialiste» ait amené à soutenir, même critiquement, des régimes terrifiants, dont le seul aspect éventuellement «progressiste» se résume en une modernisation du contrôle et de l'exploitation des populations soumises, voilà qui est aujourd'hui pratiquement une évidence. N'oublions pas cependant que les mouvements de «libération nationale» sont eux-mêmes le produit de l'ordre mondial existant et des conflits internes qu'il génère. Les régimes souvent barbares qui s'ensuivent nous renvoient l'image crue de la nature réelle de notre civilisation occidentale. Mais en ce qui concerne la situation politique et sociale des pays du 1er monde où nous nous trouvons, ces tiers-mondistes n'ont rien à dire, laissons-les donc tranquilles. Beaucoup plus significative est l'autre partie du mouvement allemand, les citoyens moralement scandalisés.

Convaincus du fait que les conséquences écologiques des affrontements militaires peuvent avoir un impact direct sur nos conditions de vie, ils font preuve également d'une sensibilité accrue par rapport à la guerre et à sa séquelle de montagnes de cadavres et de souffrances humaines inénarrables. Pas étonnant puisque, après avoir vécu les destructions de la seconde guerre mondiale, on a pendant des décennies fait porter au peuple allemand la responsabilité de cette guerre et de l'holocauste. Une des motivations profondes du pacifisme en Allemagne provient justement de ce sentiment de culpabilité envers l'utilisation des armes, l'idéologie guerrière, et aussi envers les Juifs. Ces gens là, surtout les tout jeunes, lycéens et objecteurs de conscience, prennent au sérieux les enseignements reçus à l'école: «plus jamais une guerre ne doit avoir son origine en Allemagne; les conflits se règlent en discutant; l'armée, si elle a une fonction, c'est d'empêcher la guerre».

Ce mouvement pacifiste s'est heurté dès le début de la crise actuelle à une farouche opposition qui essaie de le désavouer, en utilisant en partie ses pro-

pres argumentations. Parmi les partisans de la guerre et ainsi par définition les ennemis du mouvement pacifiste, nous trouvons en premier lieu ceux qui en profitent directement et ceux qui ont tout intérêt à ce que leur ordre international soit rétabli et garanti, afin de mener en toute liberté leurs affaires. Pour eux, Saddam est un trouble fête qui voudrait faire des affaires comme eux et même éventuellement à leur place: voilà le crime! La guerre n'est dans leur cas que la conséquence normale de la défense de leurs intérêts et il serait vain de leur opposer une argumentation quelconque. On ne peut s'opposer à eux qu'en articulant des intérêts d'autres classes sociales victimes de leur monde «paradisique».

D'autres invoquent par exemple le refus de la guerre pour la justifier. Les bellicistes se sont toujours présentés en artisans de la paix. C'est pour éviter des massacres futurs probablement encore plus gigantesques qu'il faudrait accepter les massacres actuels. Il s'agirait d'un moindre mal. Vu le développement technologique et la multiplication des pays réellement et potentiellement possesseurs de l'arme nucléaire, cet argument est imparable et il ne resterait plus qu'à choisir son camp... à moins d'abandonner la vision selon laquelle la guerre est une donnée anthropologiquement incontournable. Pour cela il faut la sortir de l'univers moral et ahistorique où l'idéologie régnante se plaît à la situer pour la replacer dans le rôle et la fonction qu'elle joue dans la structure économique et sociale du capitalisme.

Il y a aussi les partisans de la guerre juste, ceux qui croient sincèrement au droit international et au concept de liberté, et qui s'imaginent que la coalition internationale est là pour la défense de ces valeurs. Ceux-là font preuve d'une naïveté désarmante et d'une ignorance totale de l'histoire passée et présente. A maintes reprises le droit international a été bafoué par ceux-là qui le proclament (à commencer par le colonialisme qui a été une belle invention occidentale et qui est à la base de notre civilisation démocratique), en fait le droit n'est invoqué que selon les circonstances et il ne fait aucun doute que nous assistons souvent à deux poids deux mesures; il y a, dans la coalition, des régimes (la Syrie, par exemple) qui n'ont rien à envier à celui de l'Irak; et quant à la liberté, il faudra demander à Amnesty International où en

est la macabre concurrence entre les champions de la torture, des disparitions et des diverses modalités de camps de travail ou de réhabilitation. Il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, et il faudra malheureusement que le bruit des bombes, en se rapprochant, finisse par leur déboucher les oreilles. Enfin ceux qui s'imaginent que l'arme nucléaire est moins dangereuse dans des mains américaines ou juives que dans des mains arabes feraient bien de reconnaître leur racisme et de l'afficher ouvertement. Nous saurions mieux à quoi nous en tenir et nous verrions que le racisme n'est pas une spécificité... raciale!

Plus viscérale et plus surnoise est l'utilisation de l'antisémitisme contre les opposants à la guerre. Pour éviter un nouveau génocide des Juifs, nous expliquent-on, il faudrait éliminer les menaces qui pèsent sur Israël. Les «mauvais» Allemands ont applaudi hier Hitler et armé aujourd'hui Hussein. Pour laver ce péché national les «bons» Allemands doivent tout mettre en oeuvre pour garantir l'existence d'Israël. Et celui qui aurait des doutes ne serait qu'un antisémite caché. Je comprends parfaitement que les enfants ou petits-enfants de nazis aient du mal à prendre parti contre l'état d'Israël. Qu'on me permette, à moi, de le faire, bien que je ne sois pas un professionnel des médias ni de la langue écrite: mon grand-père était rabbin, un de mes oncles, pris dans une embuscade, a été horriblement mutilé et tué par des Arabes au cours de la guerre qui a donné naissance à Israël, enfin un cousin moldave, fuyant en 1969 l'URSS, de peur de nouveaux pogromes, se retrouve près de Tel-Aviv avec comme compagnon son masque à gaz...

A mon avis, ceux qui s'abritent derrière la question juive, donnent par là une large place aux émotions, ouvrant la voie à de nouveaux fanatismes. Si les défenseurs d'Israël à la Biermann étaient vraiment conséquents ce n'est pas la livraison d'armes défensives, ni même la destruction de toute la puissance militaire de l'Irak, quitte à décimer au passage la population civile, qu'il faudrait seulement soutenir. Non! étant donné les circonstances et le fait qu'Israël, conçu comme une pièce américaine au Moyen-Orient, est ressenti par les états arabes comme une menace et comme le symbole de leur subordination, c'est l'anéan-

tissement de tous ses voisins, l'annihilation de toutes les populations musulmanes, potentiellement hostiles, qu'il faudrait exiger. Le droit à l'existence d'Israël se transforme en devoir d'extermination de millions d'êtres humains.

Mais ceci repose sur un amalgame injustifié. On confond les Juifs en tant que communauté ethnique et culturelle avec un Etat, autrement dit avec une institution qui n'est que la formalisation juridique de la domination d'un secteur de la société sur un autre, et de la défense d'intérêts particuliers au détriment d'autres intérêts particuliers représentés par d'autres états.

Si la justification idéologique à l'existence d'Israël devait être appliquée rigoureusement (droit des peuples à «vivre» sur leur territoire ancestral) nous serions confrontés à un chaos indescriptible et à des situations insolubles. Tout d'abord qui a le droit de définir ce qui est un «peuple» ou non? Kurdes, Lithuaniens, Bavarois, Catalans, Berbères, Tartares, Aztèques, Sioux, Esquimaux, Tamouls, Lombards, tous sont candidats et la liste est proprement infinie. Et puis, l'histoire est semée de gigantesques mouvements de populations, de façon que plusieurs peuples peuvent, avec les mêmes droits, revendiquer le même territoire. Les Germains ont bien conquis le territoire celte, les Espagnols l'Amérique et les Anglais l'Australie. Si tout le monde devait se retrouver à la case de départ (les Juifs en Egypte), on se retrouverait tous... au Kenya, aux alentours du lac Victoria, lieu vraisemblable d'apparition de l'homo erectus.

On nous dira que l'extermination des Juifs en Allemagne sous le 3ème Reich justifie en soi l'existence d'un Etat hébreu à plusieurs milliers de kilomètres. Ah bon! C'est comme si le massacre des Arméniens avait justifié la création d'un Etat arménien disons en Thuringe, sans que l'on demande aux habitants du coin leur avis. Elle n'est pas mal non plus la solution «finale» à la question juive proposée et imposée par les alliés de la 2ème guerre mondiale! Et puis, si mes souvenirs sont bons, il y aurait aussi quelques gitans et quelques homosexuels parmi les victimes du nazisme. Où est passé l'Etat gitan? Et, tant que nous y sommes, pourquoi ne pas avoir envisagé la création d'un Etat homosexuel?

Un autre argument favori contre le mouvement pacifiste, c'est que le pacifisme historique est responsable de l'attitude guerrière de Hitler. Regardons-y de plus près: le précédent d'Hitler n'est-il pas suffisant comme argument pour mener la guerre contre Hussein? Certains se sont efforcés de démontrer, avec raison, que la comparaison n'était pas solide, acceptant pourtant par là implicitement que dans le premier cas il fallait soutenir le camp «démocratique» et que le «pacifisme» était une abdication. Seulement voilà, la

fin du cauchemar hitlérien a été inaugurée par le déluge de feu sur les civils de Dresde, s'est poursuivi par la mort atomique à Nagasaki et s'est complétée par les bombardements au napalm sur le Vietnam.

Et pour mon oncle Moïse, l'alternative était simple: être recherché comme Juif par la Gestapo ou comme oppositionnel de gauche par la GPU.

C'est finalement en Sibérie, dans un camp «anti-fasciste», qu'il a laissé sa peau. La menace de la barbarie nazie a fait place à l'extension de la modalité stalinienne de la terreur étatique.

Prétendre qu'un pacifisme quelconque ait été coupable d'avoir encouragé Hitler, c'est oublier que celui-ci n'est arrivé au pouvoir que grâce aux effets catastrophiques de la crise économique de l'économie capitaliste, après que celle-ci ait été rétablie en noyant dans le sang l'insurrection spartakiste avec l'aide de la social-démocratie. C'est oublier également que la fin de la première guerre mondiale avec son traité de Versailles et ses réparations avait créé les conditions objectives et subjectives pour le revanchisme de la bourgeoisie allemande. C'est oublier aussi que la guerre de 39-45 déboucha sur un nouveau partage du monde entre les nouveaux maîtres, sur un redécoupage de frontières et sur la création de nouveaux Etats, selon leurs intérêts momentanés ou stratégiques. Cela est particulièrement vrai au Moyen Orient où il fallait empêcher l'apparition d'une trop forte puissance régionale en morcelant le monde arabe et en imposant un Etat non arabe. Les conditions pour la naissance de rancunes nationales et de conflits futurs étaient ainsi établies dès le départ. En favorisant, à tour de rôle, l'un ou l'autre des pays de la région pour contrecarrer les appétits des voisins, il est inévitable (et ce n'est pas le pacifisme qui en est la cause) que les enchères militaires ne cessent de monter et finissent par provoquer des ravages qui risquent de s'étendre à la planète entière. Il n'y a, dans cette logique des nations et des «communautés» étatiques, aucune échappatoire, et ce n'est pas la formation éventuelle d'un nouvel Etat, palestinien celui-ci, qui arrangera les choses.

Et pourtant le pacifisme est, et a été, coupable, de ne concevoir la paix que comme absence de guerre, sans s'aperce-

voir que les deux ne sont que des moments complémentaires de notre société, se conditionnant réciproquement. En ne s'attaquant pas à la racine du mal: l'ordre (le désordre?) social existant, le pacifisme n'avait et n'a aucune chance d'influer durablement sur les événements. Seuls quelques militants, fidèles aux positions internationalistes, tentèrent à l'époque (39-45) de s'opposer à la guerre en appelant soldats et ouvriers des deux camps à fraterniser et à se soulever contre leur ennemi commun: le capital. Vu les circonstances, c'était dérisoire et suicidaire. Mais quelle autre attitude prendre, si on ne veut pas rester enfermé dans le cycle infernal où il faut toujours, pour des raisons de «réalisme», choisir le «moindre mal»? C'est ainsi que mon père, communiste de gauche et Juif, a cherché, pendant l'occupation en France, à faire de la propagande antimilitariste parmi les soldats de la Wehrmacht. Ayant échappé par miracle à la police allemande, il tomba après dans les mains des sbires de la Résistance qui l'accusèrent d'être un agent nazi. Ce n'est que par hasard qu'il s'en sortit vivant. D'autres ont eu moins de chance.

Quelles conséquences devrions-nous (ceux qui ne veulent pas se plier aux évidences trop évidentes et qui insistent sur leur opposition à la guerre) tirer de ces réflexions? Suffit-il, comme nous le lisons sur les banderoles des pacifistes allemands d'arrêter les exportations de matériel militaire? Pour y parvenir il faudrait commencer par cesser de le produire, ce matériel. Cette production à son tour n'existe que parce qu'il y a profit. C'est la production pour le profit qu'il faut alors supprimer. Or le profit n'existe que parce que le but de la production ne consiste pas en la satisfaction directe des besoins de l'humanité. Pour réorganiser la production il faut que producteurs et consommateurs ne soient plus des personnes différentes, mais deviennent une communauté consciente et que la propriété des moyens de produire leur revienne collectivement; seulement alors on peut envisager un monde débarrassé de l'injustice sociale et du fléau de la guerre. Il s'agit d'une révolution sociale! dira-t-on. En effet, c'est de cela et de rien d'autre que dépend le futur de l'homme! Le reste n'est qu'utopie sanguinaire présentée sous le manteau du réalisme par ceux qui, ex-contestataires, sont devenus, de fait, les nouveaux apôtres de la société actuelle.

MARC GEOFFROY

MARS 91

Ce texte, écrit par un copain vivant en Allemagne, nous a été envoyé par un abonné parisien.

Israël, paravent du nouveau racisme occidental ?

UN texte a fait couler beaucoup d'encre, celui de Brière Le rôle belligère d'Israël et du lobby sioniste, d'abord distribué parmi les écologistes. Rappelons que la thèse de l'auteur est que la guerre contre l'Irak est le fruit d'une fantastique mise en condition idéologique, dont un des moteurs a été l'assimilation Saddam-Hitler, attaque contre Israël=chambres à gaz nazies. Brière en profite pour rappeler la force du lobby juif dans la politique des USA, les déclarations anti-irakiennes des différents membres de la communauté juive en France, notamment les plus à gauche (pratiquants ou pas). Il souligne le rôle artificiel de la création d'un état juif en Palestine, mais utile pour les intérêts occidentaux. Et Brière de conclure sur «le rôle désastreux de l'idéologie sioniste dans cette affaire du Golfe» et le rôle des médias pour multiplier les mensonges, sans «le moindre questionnement».

Si Marx et Bakounine ont eu des comportements racistes, et antisémites chez chacun d'eux, ils ne faisaient que tomber dans le problème du XIX^{ème} siècle en Europe. A la naissance du sionisme -que son fondateur Herzl n'avait pas localisé -Argentine, Afrique du Sud ou Palestine-, ni spécifié, l'allemand lui passant la langue devant être parlée et les Juifs délinquants ou non coopérants devant être expulsés(1), une position du mouvement anarchiste est la suivante: «au moment où tous les peuples, par la ressemblance des intérêts économiques, tendent, malgré toutes les entraves à supprimer les frontières, le sionisme ne demande rien d'autre que la reconstitution d'une nation juive: nous sommes internationalistes. Nous ne sommes pas sionistes, parce que l'émigration des Juifs diminuerait la masse prolétarienne active»(2). Il s'agit de la position d'une militante russe juive qui concernait la Russie et les zones d'émigration russes juives (Londres- New-York).

«Il est certain qu'à partir du moment où les Juifs auront leur propre état, ils de-

viendront aussi réactionnaires et centralistes que toutes les autres nations» écrivait en 1925 Emma Goldman(3). Mais c'était déjà le cas à l'époque puisque les militants de l'Haganah (groupes armés sionistes, d'où sont issus les dirigeants actuels de la droite israélienne) avaient assassiné un poète juif hollandais, Israël Jacob de Haan, parce qu'il prêchait l'entente entre Juifs et Arabes contre les impérialistes(4). Plus tard, pendant la seconde guerre mondiale, des Juifs anarchistes (russes principalement) se virent refuser toute aide de la part des «bons» Juifs des Etats-Unis. Le résultat est que ces anarchistes moururent dans les chambres à gaz(5).

Si on se limite à la collection d'IRL, Israël est abordé à travers Noam Chomsky dans les numéros 56 (invasion du Liban en 1982), 47(rapports USA-Israël, 1982), 70 (otages libanais dans les prisons israéliennes, 1986), 82 (aspects de l'Intifada, 1989). Il en ressort qu'Israël est un support militaire des USA en Afrique Noire, en Afrique du Sud, en Iran et en Amérique latine; qu'Israël refusa la paix qu'offrait Sadate en février 1971 à de meilleures conditions qu'en 1977; qu'Israël a refusé et refuse toujours la résolution 242 de l'ONU de 1976 sur la création d'un état palestinien dans les territoires occupés, que l'OLP appuyait en offrant la paix. Et que, vis à vis de l'Intifada, «la ressemblance avec les états sudistes d'Amérique aux pires moments de l'esclavage est plus qu'évidente» (Chomsky en 1989).

Les journalistes en place, la plupart des Juifs moyennement intéressés par Israël connaissent tout cela et bien plus de forfaits israélien. Par exemple, contre un Palestinien, une accusation de Shit Bet (Sécurité Intérieure)est automatiquement admise par les juges; or, il est prouvé que depuis 1971 le Shit Bet a «menti systématiquement, en inventant des actions inexistantes, et que des milliers de Palestiniens ont passé des années en prison avec des sentences de juges corrompus»; sans compter l'usage de la «torture modérée» par la police contre les Pales-

teniens(6).

Le problème consiste à comprendre les raisons des mensonges des Juifs sur Israël. L'assimilation au génocide, à la shoa, est absurde, vue l'appui des nations occidentales à Israël, doublement absurde puisque la politique israélienne a assimilé les principes du nazisme dans ses rapports avec les Arabes: usage de la force exclusivement, rabaissement des Arabes et de leur culture au rang de sous-hommes (ce qui touche aussi les Juifs de langue arabe). La solidarité de façade, comme du temps où les communistes n'iaient tout défaut en URSS, pour garder la critique à l'intérieur de la communauté juive est plus vraisemblable, mais les opposants et pacifistes israélien ne cessent pas, depuis des années, de dénoncer l'expansionnisme et le racisme de l'état d'Israël. En fait, il y a collusion Juifs-racistes occidentaux(7) pour identifier Droits de l'Homme et pays industrialisés, et, par voie de conséquences, manque de culture et arriération et pays en voie de développement- pays sous-développés.

Les différents nationalismes dans les pays industrialisés sont coulés dans le moule des survivances folkloriques utiles pour le tourisme local ou celui de la délinquance irrationnelle (Bretons, Basques, Corses en France; Basques, Galiciens en Espagne; Irlandais en Grande-Bretagne). Dans les pays non industrialisés, ils sont également classés selon leur degré d'utilité pour les pays industrialisés: les Baltes sont des Européens, les Arméniens des chrétiens, les Kurdes n'aiment pas Saddam, les Falaschas sont (seraient) Juifs; tous des gens bien, dans le fond. Les Azéris, les Ossètes, en URSS, sont musulmans, donc peu recommandables. Les différentes ethnies du Libéria, de Somalie, qui s'entretuent depuis bien avant les problèmes des Baltes, Kurdes, etc..., ne peuvent intéresser l'ONU, puisqu'ils n'ont pas de pétrole ni ne présentent d'enjeux importants. Du reste, ce sont des états souverains, et le droit d'ingérence est intolérable (dixit Mitterand pour l'Afrique en 1990). L'Irak a changé un peu ce droit, il risque de

nous faire revenir aux canonniers des pays capitalistes pour imposer leurs conditions économiques, comme durant le XIX^{ème} siècle.

Des fiefs créoles (au sens propre du mot, population d'origine européenne installées dans d'autres continents), ou de religion chrétienne, sont des supports potentiels d'intervention de pays industrialisés pour dominer leur marché plus aisément à l'avenir.

On voit l'usage interne que ces nationalismes manipulés peuvent jouer avec les Falashas en Israël, ou les Juifs arrivant d'URSS (qui fileraient aux USA, s'ils en avaient la possibilité et le droit) qui remplaceront dans les sales boulots la main d'oeuvre palestinienne en Israël. Il est certain que dans les négociations entre la CE et Gorbatchev, le rôle des futurs immigrés de l'Est (blancs et chrétiens) sera d'entrer en ligne de compte pour se substituer aux Turcs d'Allemagne, Noirs et Maghrébins de France, etc... Le problème est qu'il y a trop de main d'oeuvre, et que le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud, à l'affût d'immigrants blancs, ne prennent que selon la liste de spécialistes dont ils ont besoin...

Tout n'est pas clair, car le nationalisme est trop simple à fabriquer: quelques bombes et des slogans minables suffisent à attiser les tensions, grâce au jeu de

la responsabilité collective, des boucs émissaires. On le constate en Yougoslavie, entre Croates et Serbes. A la limite, il peut se multiplier entre villes, quartiers, voire entre chasseurs et écologistes, etc... s'il existe une certaine crise. L'agressivité et l'isolement qui cherchent un exutoire dans nos sociétés industrielles alimenteront pour longtemps des haines créées de toute pièce, par tel ou tel groupe politique, ou police parallèle...

On en revient à l'exemple du sionisme: des attentats sélectifs dans les années 20 ont coupé les communautés juives et arabes. Une préparation morale (respect des autres cultures et critiques réciproques de certains points), syndicale et politique est le seul rempart ponctuel contre le racisme et la xénophobie. Il reste que les solutions d'ensemble passent par des changements structurels aussi bien dans les pays riches que dans les pays pauvres, sur lesquels nous n'avons que des prises partielles et latérales (droits de l'homme, écologie). C'est pourquoi toute initiative est bonne pour reprendre le problème, et celle de Brière, tout en étant très centrée sur un aspect repose la question de la manipulation qu'imposent les classes dirigeantes.

MARTIN ZEMLIK

(1) Herzl: *L'Etat Juif (1897) Paris, ed. de l'Herne, 1969*

(2) *Antisémitisme et sionisme Les Temps Nouveaux, 1900, n°29*

(3) 16-2-1925 dans *Nowhere at home; Letters from exile of Emma Goldman and Alexander Berkman, New-York, 1974, p.71*

(4) 30-6-1924, *Chomsky Toward a new cold war p.461,462*

(5) *Yelensky Boris Struggle for Equality (The story of the anarchist Red Cross)*

(6) *Timerman Jacobo, El Pais, 19-1-1988.*

Journaliste argentin, torturé comme opposant et Juif sous la dictature militaire, devenu citoyen israélien.

(7) *Il faut ajouter que les origines nationales renaissent (lobby juif polonais, allemand, français, etc...) et que les tensions sont vives et vivaces entre Israélien. On peut rappeler que si les réalisations économiques des kibboutzim et moshavim sont remarquables, bon nombre de villages arabes ont leurs canalisations d'eau*

L'humeur, l'honneur, l'horreur.

Simon Leys R. Laffont 1991

Dans ce recueil d'essais, Simon Leys s'interroge d'abord sur les rapports qu'entretiennent les Chinois avec leur passé; ils ont compris que «rien d'immobile n'échappe aux dents affamées de l'âge» et qu'au-delà de l'héritage matériel, négligeable, c'est «par le truchement de la chose écrite que l'homme survit dans l'homme». Ensuite, pour lui, le voyage en Chine, au-delà de l'exotisme à la Malraux, représente l'autre pôle de l'expérience humaine, c'est la rencontre avec cet «Autre fondamental» qui permet en fait de se découvrir soi-même. Enfin, évoquant les massacres de la place Tiananmen, il dénonce l'imposture qu'est le communisme chinois qui ne repose que sur le pouvoir du Parti appuyé sur la police secrète, le marxisme ne constituant qu'un ornement; «les manifestations ont accompli un résultat décisif: elles ont fait éclater une fois pour toutes la fiction qui s'incarnait dans le mot-même de république populaire de Chine.

Le tremblement de terre de pékin

beja, bonnin, peyraube
Éditions Gallimard, 1991

Au-delà des péripéties du mouvement d'avril-juin 1989, dont les auteurs livrent une chronologie détaillée au jour le jour, voire heure par heure lors de la nuit sanglante du 3 au 4 juin, ce qui fait la force du Tremblement de Terre de Pékin, ce sont les textes reproduits qui forment l'essentiel de son volumineux contenu (588 pages) et qui sont l'émanation directe de la pensée et de l'action des acteurs du 2^o Printemps de Pékin.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'absence de mémoire. Wei Jingsheng et les autres protagonistes du 1^o Printemps de Pékin-1978, sont quasiment inconnus. Le mouvement n'a pas de «mémoire structurée et structurante» car depuis 1949 les animateurs de chacun des épisodes démocratiques qui ont jalonné l'histoire de la Chine contemporaine ont toujours été réprimés et leurs oeuvres interdites. C'est là l'un des gages importants du Parti Communiste, essentiel pour asseoir et légitimer la continuité de son pouvoir, gardien et détenteur de la mémoire, c'est lui qui écrit l'histoire.

Il faut ensuite relever le thème central des revendications avancées, d'ordre éthique et non économique, qui consacre l'éveil de la conscience de soi du peuple chinois: «la liberté, la démocratie, l'état de droit n'ont jamais été octroyés. Tous ceux qui recherchent la vérité et aiment la liberté doivent lutter sans relâche pour obtenir les libertés d'opinion, d'expression, de publication, de la presse, de réunion, d'association et de manifestation que la Constitution accorde à tous

les citoyens», piégant ainsi le parti communiste sommé de respecter les propres textes qu'il a promulgués.

Ce que veulent les étudiants, rejoints bientôt par les intellectuels et une fraction grandissante de la population à travers toute la Chine, employés, petits entrepreneurs et ouvriers en nombre croissant, c'est un dialogue sur un pied d'égalité avec le pouvoir. C'est ce qui va faire la force du mouvement: la mise en branle de la société civile, la tendance à l'auto-organisation des différentes catégories socio-professionnelles, l'émancipation de la dépendance, bref, il s'agit de «permettre à la démocratie de prendre racine et de germer avant tout en nous-mêmes».

Mais c'est précisément ce qui est inacceptable pour le parti communiste. S'il est prêt à faire amende honorable à propos de «l'affairisme officiel» en sacrifiant quelques têtes, il ne peut admettre que soit battue en brèche sa primauté «acquise dans les luttes»: «Notre parti est le parti au pouvoir, et notre gouvernement le gouvernement du peuple» martèle Li Peng le 19 mai. Dans la nuit du 3 au 4 juin, le gouvernement du peuple lui a tiré dessus, perdant ainsi à tout jamais la dernière once de légitimité qui lui restait. Le pouvoir est nu.

Deux ans après, le peuple chinois, encore sous le choc panse ses plaies tout en pratiquant la résistance passive, et le parti communiste apparaît de plus en plus isolé sur la scène internationale. Paradoxalement, Tiananmen a été le signe annonciateur de l'effondrement des régimes dits «communistes» de l'Est européen. Il s'agit bien d'un tremblement de terre car il a fissuré le système et s'est révélé porteur d'espérances: on attend la mort du dernier empereur...

Jean-Jacques GANDINI

Info-Est

Il devient de plus en plus nécessaire de prendre le problème à partir de trois plans: les rapports actuels et futurs entre pays industrialisés et le bloc ex marxiste et léniniste, les relations entre pays ex marxistes-léninistes, le développement du mouvement libertaire dans ces pays. Pourquoi? Il me semble que ces tendances peuvent devenir des foyers de tensions touchant directement nos pays, comme l'exemple de l'Irak vient de le démontrer.

Que cela plaise ou non, il faut prendre le bloc ex marxiste-léniniste comme une composante du Tiers-Monde, même si une partie des pays du Tiers-Monde a été financé et équipé par ce bloc -Tanzanie, Somalie, Nicaragua etc...-, même si une partie des pays de ce bloc, en particulier de l'ex-Comecom (disparu dans la réalité), doivent figurer parmi les plus en retard dans le développement industriel efficace (avec un équipement qui permet de produire pour ne pas exporter à perte des produits qui ne sont pas des copies illicites) comme Cuba et la Bulgarie. La conséquence est que les pays occidentaux ont des rapports tiers-mondistes avec des pays comme la Pologne, la Hongrie, présentés par les hommes politiques et les médias à l'instar du Maroc, du Venezuela ou de l'Indonésie, les textes étant interchangeable en modifiant le nom du pays et les statistiques. Le style est différent pour l'URSS ou la Chine, mais le fond est le même.

Les conséquences sont de deux types. Pour celles qui touchent directement l'Europe de l'Ouest, il s'agit de la main d'oeuvre, mais même en adoptant l'hypothèse d'une substitution des Africains (noirs et foncés) et des Turcs par des blancs chrétiens d'Europe de l'Est, les besoins sont limités. Il demeure que le patronat pourra jouer sur un volant de chômeurs et d'illégaux important et que les luttes syndicales seront complexes, ce qui renforcera et nuancera la stratégie de l'extrême-droite (jouer un groupe étranger contre l'autre: Européens contre non Européens). Dans les ex pays marxistes-léninistes, la pression du chômage va être impossible à contenir, comme maintenant, avec de simples slogans patriotiques et le recours à la charité publique et privée. Sur ce fond de tension, les luttes xénophobes seront facilement manipulables par les Etats, avec les dérapages habituels sur ce plan, même s'ils n'apparaissent pas pour le moment.

Autre série de conséquences, les accords financiers vont être identiques à ceux établis pour les autres pays du Tiers-Monde: établissement d'une structure financière qui va aggraver les prix au quotidien, avec le blocage des salaires, un éventuel appauvrissement du marché pour impulser les exportations. Cette structure type FMI-grandes banques internationales a toujours augmenté l'instabilité politique et renforcé des régimes musclés dans les années 70 et 80 et les émeutes spontanées de la faim: Egypte, Tunisie (plusieurs cas), Maroc (même chose), Haïti et Saint-Domingue (même cas), et, plus récemment, Venezuela et Argentine, sans compter l'Afrique, devant nos yeux, Somalie, Libéria, etc... Dans tous ces pays, un régime fort garantissant les compagnies et les banques étrangères reçoit des médias et des politiciens occidentaux des certificats de bonne conduite, même si on regrette des excès. Il est évident que les pays ex marxistes-léninistes vont dans cette voie, d'où l'importance de conserver sans tache les appareils militaires et policiers. C'est du reste la politique qu'avaient adopté Lénine et Trotsky en réutilisant les officiers et spécialistes en tous genres du Tzar.

Sur le plan des rapports entre pays marxistes-léninistes d'hier, ils ont en partie disparu, montrant la vacuité des slogans sur l'internationalisme, la fraternité, le communisme. Et de plus, ils ont, par voie de conséquence, renforcé les oppositions nationales et xénophobes (ne parlons pas du racisme et de la xénophobie dans chacun de ces pays!), chacun, chaque politicien pouvant jouer sur la trahison économique des autres pays pour demander à ses concitoyens de l'aider. L'exemple de Cuba est caractéristique: Castro joue sur la reddition des autres au capitalisme, sur les difficultés sociales qu'ils ont et ne cachent pas, alors qu'à Cuba un certain niveau de pauvreté et d'abandon sanitaire est impossible; comme, de plus, tous les

membres du Comecom refusent d'honorer leurs engagements économiques et financiers vis à vis de Cuba (ce qui est la vérité), il est facile pour Castro de souligner l'exemplarité marxiste de Cuba, son machisme aussi, parce que seuls nous réussissons, comme seuls nous avons vaincu Batista... De l'autre côté, les pays ex frères peuvent vendre à l'Ouest le matériel destiné à Cuba, mais -dans le cadre du Comecom- ils avaient démantelé leur industrie sucrière. Et, en bonne revanche économique, Cuba n'envoie plus rien pour vendre sur le marché mondial. Il va donc falloir s'arranger entre ex frères, parce que le sucre occidental et les conditions qui l'accompagnent vont sans doute imposer une sorte de reprise du Comecom, dans une perspective totalement différente. C'est ainsi que Gorovaya écrit dans Argumenti i Fakti de Moscou le 23-3-1991: «La disparition des fournitures de Cuba en sucre, concentré de nickel et de cobalt, en agrumes serait une contribution discutable à l'assainissement du marché soviétique». En Bulgarie, Otetchestven Vestnik (ex communiste) du 7-5-91 fait état du refus de Cuba de vendre du sucre pour cette année et des difficultés pour livrer le reste du sucre comptant pour 1990, sauf nouveaux prix payables en dollars.

Pour le mouvement libertaire des pays de l'Est, les oppositions entre pays peuvent être aussi une difficulté. Mais actuellement les problèmes d'organisation interne et les obstacles financiers sont les plus importants. Deux exemples pour la Bulgarie: début 90, les quotidiens valaient entre 7 et 10 centimes, et en avril-mai 91, 1 lev ou 1 lev 20. Cent francs représentent 30 levas, un litre coûte 30, des sacs et des attaché-cases «Sansonit» sont vendus entre 1325 et 2622 avec une pointe à 3352 (modèle pour cadre supérieur).

Les développements récents du mouvement libertaire sont difficiles à suivre dans l'ensemble. Je me limite donc à la

Bulgarie. Des informations récentes ont été publiées par Le Monde Libertaire et Iztok de juin, je préfère donc insister sur la présentation du Premier Mai. Le n°7 de Svobodna Misesul (Pensée Libre) titre en première page, en gros caractères: «Travailleurs, le 1er mai est le jour de la solidarité pour la défense de vos droits contre tous ceux qui y portent atteinte par le mensonge, la violence, les impôts et les lois. Comme défense, l'auto-organisation et l'autogestion! Comme tactique, l'action directe!» suit une évocation de Parson, Fisher, etc... Il me semble très mauvais d'écrire «vos droits», car on en déduit que les anarchistes ne sont pas des travailleurs... Un tract signé FAB-FAM (Fédération des Anarchistes de Bulgarie, Fédération de la Jeunesse Anarchiste) est beaucoup plus intéressant, et long. Après une brève évocation des martyrs de Chicago, les copains enchaînent sur le passé récent. «A cette date, durant le socialisme réel, le peuple bulgare était conduit comme un troupeau (avec vérification signée à l'appui) dans les rues afin de témoigner son amour et son dévouement pour le PCB, pour les dirigeants du Parti et de l'Etat. Les symboles de ce jour là étaient les brochettes, la bière et les distractions imbéciles. Aujourd'hui il est question en Bulgarie de victoire de la démocratie. Mais que peut signifier cette victoire, si ce n'est la possibilité pour nous de combattre pour nos droits de citoyens et de travailleurs contre ceux qui veulent nous en priver sous les prétextes et les formes les plus variés, pour nous indiquer, une nouvelle fois la marche à suivre. Ils sont encore là. C'est la nomenclatura embourgeoisée communiste, qui défend désespérément ce qu'elle a dérobé et ses privilèges, et se transforme même en opposition (contre qui?). C'est les tout nouveaux leaders et combattants de l'opposition, prêts à devenir une nomenclatura dès qu'ils saisiront le pouvoir. Voilà les prioritaires d'hier et d'aujourd'hui, qui se préparent à être employeurs et businessmen, avec des fonds connus et moins connus. Les institutions de l'Etat agissent pour le bien de l'Etat, mais elles sont incapables de résoudre les problèmes véritables des gens.»

«Aujourd'hui en Bulgarie: -les chômeurs, dont le nombre augmente, sont privés du droit au travail; -les travailleurs n'ont aucun droit sur leurs entreprises; -les paysans sont toujours sans terre; -les pauvres sont encore plus pauvres et les riches plus riches; -les fraudeurs continuent de plus belle; -l'idéologie religieuse remplace l'idéologie prise comme une religion; -une valeur sans morale est remplacée par d'autres; -on proclame la privatisation, et pas un mot sur le socia-

lisme; -on parle de management et pas du tout d'autogestion. Voilà les tendances de notre société après 45 ans de totalitarisme rouge et de capitalisme d'Etat. Aujourd'hui, en Bulgarie, tout change de forme et presque rien ne change de contenu.»

Le texte continue sur la vacuité des élections et finit par des slogans concrets pour les travailleurs et les paysans, les intellectuels, sur l'autogestion, l'occupation des terres et la création. La fin est: «Citoyens, pour la liberté, la justice et le travail honnête! Pour la solidarité et l'entraide! Pour l'auto-organisation et les libres initiatives! Pour les communes autonomes!»

Le 3 mai 1991, le quotidien des syndicats officiels Troud signalait le meeting anarchiste de Sofia pour le premier mai, en indiquant une centaine de participants (200 selon les copains), le nom des orateurs et la présence de deux délégués de Paris et d'Orléans, une brève synthèse des idées anarchistes, soit 36 lignes, sous le titre «L'anarchisme ne veut pas dire le chaos».

Il faut ajouter que le premier texte anarchiste édité vient de sortir, il s'agit d'un reprint de l'Ethique de Kropotkine (360 pages), 7 leva (correct). Sur le plan des livres, Yordan Veultchev a consacré un livre sur son séjour au camp de concentration de Koutsian en 1947-49. Il évoque, entre autres personnages, l'anar-

chiste Khristo Kolev, notamment une scène étonnante, lorsque Khristo sauva Dimitre Talev, victime d'une syncope, qui plus tard devint un écrivain communiste célèbre avec le roman Tabac.

Pour finir sur des lectures, il faut lire Consensus et dissensions dans la Roumanie de Ceausescu, édité par Acratie-Iztok. Cette étude de Karnoouh est passionnante, débordante de connaissances, de même que le dernier Iztok son supplément sur la Roumanie. Lu également, dans Liberecana ligilo n°72, la traduction en espéranto d'un article en suédois sur un dialogue (en quelle langue?) entre un Paraguayen et une Soviétique, tous deux libertaires; la camarade russe concluant «Nous risquons d'être dans la même position envers le monde occidental, que de nombreux pays du Tiers-Monde». Si ce n'est pas déjà le cas, ajouterai-je. Enfin, l'infatigable Trivo Indjitch de Belgrade avait organisé en 1986 un séminaire sur la guerre d'Espagne, dont les travaux ont été publiés en 1989 dans Spanjolska 1936-1939. Au milieu de contributions habituelles sur l'internationalisme communiste, on relève l'article d'Indjitch sur le climat avant la guerre civile, en insistant sur la CNT; Radivoj Nikolitch dénonce la politique de Staline contre le POUM, la CNT et la révolution des travailleurs espagnols.

MARTIN ZEMLIAK



Serge Utgé-Royo

L'anarcanteur

NE peut-on légitimement s'interroger sur le rôle des médias et regretter qu'ils prennent plus volontiers en considération les aboiements racistes d'un leader politique dont le nom s'étale en caractères gras un peu trop souvent sur les murs, que les propos d'un homme chantant la fraternité et la solidarité... ? Écoutons donc Serge Utgé-Royo. Chacun de ses disques, de ses passages sur scène, est un véritable hymne à la vie et à quelques unes des valeurs humaines les plus estimables.

Serge Utgé-Royo chante depuis une quinzaine d'années. Son public le suit, fidèle, en dépit de l'ostracisme de la presse ou des radios à l'égard de cet artiste qui ressemble peu aux habituelles stars du showbiz. Son nouvel album, *Les Cités du soleil*, mérite assurément beaucoup mieux que le succès d'estime qu'il a jusqu'ici rencontré. Mais Serge Utgé-Royo souffre de ce qui s'avère être un grand défaut par les temps qui courent: «il ne sait pas se vendre». La chanson, pour lui, est une façon de vivre, une façon d'exprimer toutes ces choses qui lui tiennent à cœur, et cela ne se monnaie pas. Peut-être est-il le dernier saltimbanque encore en vie dans notre civilisation du commerce, le dernier Communiste, le dernier utopiste? Serge Utgé-Royo, l'«anarcanteur», est un personnage anachronique, comme pouvait l'être le moine Tommaso Campanella qui, en Italie, à la fin du XVI^e siècle, publia *La Cité du Soleil* (au singulier, contrairement au disque d'Utgé-Royo), un ouvrage extrêmement audacieux pour l'époque dans laquelle il prêchait des idées qui ont fait de lui l'un des précurseurs du communisme. Campanella, Utgé-Royo... les siècles

passent, mais la quête d'un monde équitable, où il ferait bon vivre pour tous, demeure.

Une seule patrie, la terre.

Un chanteur engagé, Serge Utgé-Royo? Il s'en défend, tant cette étiquette est devenue péjorative. Il n'est pas un «chanteur à textes», adhérent à tel ou tel parti, lui qui s'élève sans relâche contre les jugements trop hâtifs, les clichés, les a priori, contre toutes les chaînes qui entravent les hommes ou leurs pensées. «Je me sens vraiment terrien», rétorque-t-il comme une boutade, lorsqu'on lui demande s'il pense posséder un public particulier. Terrien, non pas comme un propriétaire, évidemment, mais comme un habitant de la planète Terre. Sans doute est-ce pourquoi il abandonne parfois le français pour chanter en portugais ou en catalan. Il est un humaniste, au sens initial de ce mot, avant qu'il soit perverti par les bondieuseries ou la philanthropie.

«Mon père était catalan, ma mère castillane; Ils ont fui leur région. Leurs enfants sont nés à Paris. Moi, je réside en Belgique... « Les frontières, le nationalisme, en toute logique, il n'apprécie guère. *«Mon pays est celui où je mange le pain / où l'amour est un fruit que je cueille à ma faim»*, chantait-il hier, dans son premier disque, précisant qu'il avait *«tout le sang du monde / sauf celui de français»*, tant il est parfois difficile de s'avouer français sans éprouver de honte. Ce trente-trois tours a ravi bien de militants, ce qui a malheureusement contribué, en contrepartie, à donner de son auteur une image imparfaite, à l'emporte-pièce.

Ne rien taire de la vie, mais le faire avec talent.

Serge Utgé-Royo se défend avec autant d'ardeur d'être un militant que d'être un chanteur engagé. «J'écris sur ce qui me fait mal, comme sur ce qui me fait plaisir» assure-t-il. «Il y a des urgences, bien sûr: le racisme, le militarisme... qu'il faut combattre. Mais les luttes à mener ne se restreignent pas à ces questions. Les événements vont très vite. Je tente de prendre du recul. Les humains pensent tous de façons très différentes... Je veux comprendre.»

Comprendre. C'est un peu l'objectif de son second disque, qui n'a pas de titre, sinon cette simple mention sur la pochette: *Vol.2. Comprendre*, ce que peut être une interrogation. Quelle est sa responsabilité à lui, en tant qu'homme, lorsque s'exerce le plus vieux métier du monde, par exemple? *Ces putains que j'aime* ne contient pas de réponse, mais se révèle être une chanson écrite avec beaucoup de pudeur. Comprendre, c'est encore cerner pourquoi des enfants meurent quotidiennement de par le monde...

C'est aussi apprendre, en corollaire. Apprendre les leçons transmises par les compagnons espagnols morts, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, pour qu'une société sans dieu ni maître, sans Etat ni patron, voit enfin le jour: *Pardon si vous avez mal à votre Espagne*. Une chanson exceptionnelle. «J'aspire à développer la réflexion», se contente de dire Serge Utgé-Royo, n'ignorant pas la solide complicité qui l'unit à son public, lequel ne manque pas

de réclamer ce véritable succès à l'issue de chaque concert.

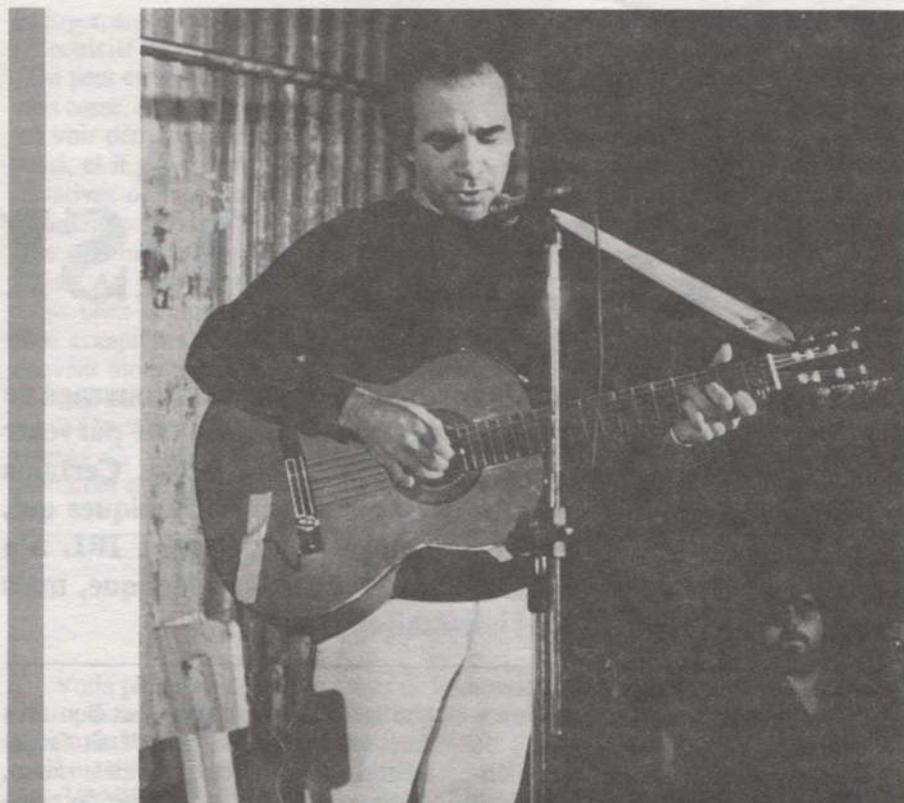
La chanson n'est pas synonyme de niaiserie, on le savait depuis longtemps malgré la persistance de quelques bafouilleurs à nous seriner leurs «tubes», mais avec lui elle retrouve son rôle intrinsèque, à savoir conter les joies ou les malheurs des hommes, ne rien taire de leurs vies mais le faire avec talent.

Son troisième disque s'intitule **Quartiers de couleurs**. Une évolution musicale est perceptible. L'ensemble est plus rythmé, les mélodies plus travaillées, peut-être, qu'auparavant. L'influence du jazz se devine. Les textes, eux, sont toujours aussi puissants. Quelques titres peuvent cependant être mis en avant. **Balade aux usines du Nord** évoque les restructurations dans la métallurgie, le chômage. **Le Parc était vivant** est un hommage aux réfugiés de tous les pays, dont quelques uns ont trouvé en Belgique un refuge précaire. D'autres chansons sont apparemment plus anodines, mais Serge Utgé-Royo ne tombe jamais dans la facilité, même lorsqu'il se risque à parler d'amour: **Où êtes-vous compagnes, où dormez-vous ce soir?**, interroge-t-il ainsi avec émotion.

Boycotter la mort

Dans **Les Cités du soleil**, quatrième disque récemment paru, Serge Utgé-Royo aborde à nouveau les thèmes qui lui sont chers. Pour qu'il fasse bon vivre sur cette planète, répète-t-il, il nous faut relever la tête, faire entendre notre voix, et qu'importe si cela déplaît à ceux qui, toujours, conjugueront pouvoir et rentabilité. *«Ils m'ont dit que je les empêchais de rêver / que je semais des larmes jusque dans leurs yeux / que je transformais leurs sourires en grimaces / alors que j'appelais à boycotter la mort»*, résume-t-il.

Deux chansons de cet album prennent plus particulièrement pour thème l'un des plus graves problèmes auxquels sont fréquemment confrontés les exilés: le racisme. Serge Utgé-Royo réprovoque les sentiments xénophobes et voit en



Serge Utgé-Royo, Venise 1984 (photo tirée de *Ciao Anarchici*, ACL)

eux une terrible menace. Son pays n'est pas délimité géographiquement, explique-t-il dans la chanson qui donne son titre au disque. Il est chez lui à Marrakech, Istanbul ou Alger, à Paris Bruxelles ou Bordeaux. *«Tous ces soleils, tous ces exils, toutes ces voix... / C'est mon pays.»* Les frontières semblent devenir perméables. Il s'en réjouit, mais, prévient-il dans **Amis, dessous la cendre**, n'oublions jamais le passé. *«...La sinistre marée noire / couvre à nouveau notre avenir»*. Le racisme, le nationalisme, n'ont pas disparu, les idées d'extrême droite ont actuellement le vent en poupe. En concert, lorsqu'il dispose du matériel nécessaire, Serge Utgé-Royo fait précéder cette chanson, très forte, d'images extraites de **L'Orchestre Noir**, le film de Stephan Lejeune qui montre la résurgence du nazisme. *«La vie est bonne à prendre / et belle à partager»*, plaide-t-il, comme ne conclusion, n'oublions pas, néanmoins, que la solidarité n'implique pas l'union sacrée. Indispensable entre tous les exclus, exilés ou «opprimés», la solidarité doit avoir pour principale ambition de renverser les inégalités sociales et d'instaurer un monde juste.

Peu de chanteurs, vraiment peu, font preuve d'une telle volonté. Si Serge Utgé-Royo se produit en concert près de chez vous, n'hésitez pas à annuler vos rendez-vous pour aller l'applaudir. Et s'il se fait attendre sur scène dans votre région, procurez-vous ses deux derniers disques, avant qu'ils ne soient épuisés comme les deux premiers (1). L'écouter, c'est recevoir une vivifiante bouffée d'oxygène. Pour une fois qu'un chanteur s'élève contre le racisme et quelques autres idées nauséabondes, parce que cela est pour lui une conviction et non par souci d'en tirer profit pour sa carrière, il convient de le saluer.

THIERRY MARICOURT

1) *Les quartiers de couleurs* (33 tours: 80F) et *Les Cités du soleil* (CD: 125F, Cassettes: 80F) sont disponibles à la *Librairie Publico*, 145, rue Amelot, 75011 Paris (compter 10% pour les frais de port).

Contact scène: c/o Patrick Kipper, 156 chemin du Marais du Souci, 93270 Sevrans.

L'autre communisme

Notre collaborateur Frank Mintz, mis en cause dans l'ouvrage de Georges Fontenis «L'Autre Communisme», nous a fait parvenir une critique de ce livre, que nous publions ci-dessous. Certains d'entre nous en regrettent des passages un peu polémiques qui, pour les «non initiés» peuvent paraître hermétiques. IRL n'a jamais souhaité être un journal entretenant la polémique, mais celle-ci n'est-elle pas parfois nécessaire au débat ?...

Un bon bougre finalement: ses critiques des aspects ankylosés du mouvement anarchiste anti-clérical et ignorant de la lutte de classes sont encore valables. Il a foncé avec ses copains de la FCL sur une analyse exagérée de l'opposition à la guerre d'Algérie, et on apprend qu'il y a eu une tentative d'implantation du mouvement anarchiste dans le Maghreb. Il s'explique de façon sympa sur son action électorale et sur son passage dans la franc-maçonnerie. Il est sommaire dans sa justification du rejet de Stirner ou son acceptation de certains aspects du marxisme, on ne voit pas en quoi consistent les critiques du mémorandum Kronstadt, mais il a beaucoup milité et il milite toujours. Un bilan globalement acceptable, pourrait-on penser à première lecture.

Un brin de réflexion efface une bonne partie des premières impressions. Aucun chiffre n'est donné sur l'évolution du nombre de militants de la FCL, ni sur les ventes du Libertaire, ce qui permet de dissimuler la misère de l'expérience. Et puis, le Fontenis si incisif pour critiquer tous les militants libertaires connus, Besnard, Joyeux, Lecoin, Louvet, Lapeyre, se contente d'un style bien modeste pour constater que son passage dans la clandestinité avec deux autres camarades ne correspondait à rien: «Notre imagination révolutionnaire nous avait aveuglés.» (p. 225). Même simplicité pour conter son arrestation de militant clandestin: «En juillet, en prenant les précautions d'usage, je fais un visite à ma compagne et à mes filles, en vacances en Bretagne. Elles sont surveillées et ne s'en sont pas aperçues; je suis cueilli pratiquement à mon arrivée.» (p.227). Il aurait été plus logique de dire d'abord

que la FCL avait perdu tout bon sens dans ses analyses et que c'était finalement ses adversaires qui avaient raison, puisque la réalité de la prise de conscience politique en France démentait la tactique (ce qui était pourtant clair avec l'échec des candidatures aux élections). Plus que l'imagination révolutionnaire qui aveuglait, n'était-ce pas une absence de discussion critique dans l'organisation, et une absence d'analyse des autres points de vue anarchistes? D'autre part, l'arrestation de Fontenis, dans les conditions qu'il décrit, ne mérite-t-elle pas le qualificatif de vision superficielle de la clandestinité (sans tomber dans les adjectifs de «nulliste» ou «vaseuse» dont étaient friands les membres de la FCL?

Quant aux justifications idéologiques ou historiques, c'est le sous-développement. Parler des aspects positifs du marxisme en 1990, sans une ligne d'explication, c'est se ridiculiser. Evoquer l'électoratisme de la CNT et de Berneri, sans remarquer que février 1936 n'apporta que des désillusions, et oser justifier une participation électorale prédominante dans plusieurs régions d'Espagne, à des candidatures sans base populaire pour la FCL, c'est puéril. Toujours à propos de l'Espagne, évacuer du mouvement anarchiste les individualistes, les stirnériens, ou des tendances comme l'anti-alcoolisme, c'est ignorer que c'est le faisceau de ces influences qui a forgé l'anarcho-syndicalisme espagnol dans sa base, si constructive pendant la guerre civile de 1936-39. Mais il est vrai que n'être qu'anarchiste-espérantiste (anti-clérical, etc...), comme cela a été souvent le cas en France, cela aboutit à freiner le mouvement comme force de pression sociale. Ne pas considérer André Marty

comme un assassin en Espagne (p.195) relève également de l'anarcho-fantaisie, et je pourrais continuer avec la longue évocation de 1957-1990 qui sent davantage la recherche du groupe affinitaire ex FCL que la construction du communisme libertaire (conversion à une thèse que combat Fontenis).

Il demeure que Fontenis -au milieu de son autosatisfaction)- résume justement l'expérience de la FCL:

«... force nous est de constater qu'une sorte de délire mythique «pro-organisation à tout prix» avait fini par se heurter aux défaillances individuelles, aux conflits internes, à une réalité de la lutte des masses tout à fait différents de ce que nous imaginions» (p.219).

«Elle a eu tort par contre de se laisser trop influencer par un style ouvriériste et proclamatoire en faveur dans les grandes organisations, elle a eu tort, surtout, de répondre au fétichisme anti-organisationnel par un excès organisationniste, devenant à son tour fétichiste à sa manière» (p.220).

«Quoi qu'il en soit, l'expérience de la FCL doit être comprise comme une réaction contre la dégénérescence du mouvement libertaire dans son ensemble, comme l'affirmation de la permanence d'un courant libertaire lutte de classe» (p.221).

«La FCL, en dépit de ses erreurs, de ses maladroites ou de ses excès, bien loin d'être le fruit d'une machination d'on ne sait quel ennemi de l'anarchisme, fut une réponse, une réaction positive, à la dégénérescence du mouvement libertaire.» (p.221)

En fait, c'est ce disait le mémorandum Kronstadt et Noir & Rouge (*) depuis les années 50, mais Fontenis récuse ces sources («élucubrations», «rancoeurs», p.124). Cependant il cite une lettre de 68 jugeant ainsi la FCL (d'un ex membre de la FCL et de «Noir & Rouge»): «Nous te devons beaucoup. C'est toi qui le premier dénonça ce que nous avons appelé le «vasisme». Mais nous avons quitté la FCL parce qu'elle paraissait présenter, à l'époque, et en miniature, toutes les déformations du stalinisme quant aux méthodes et aux mécanismes de pensée.

Nous ne saurions encore admettre ces méthodes aujourd'hui et ne désirons entrer dans aucune quelconque «combine». Cela doit être absolument clair entre nous» (p.367).

Indirectement, Fontenis cite IRL n°49, p.18, février-mars 1983 (p.330), sans donner le texte. Voici donc celui-ci: «Ceux que nous appelions les «vaseux» l'avaient été encore plus que d'habitude, et ils étaient majoritaires. On s'est opposé à eux en soutenant un des roitelets de l'époque, Fontenis. On ignorait qu'il avait créé l'OPB (Organisation Pensée Bataille). Simplement, ses idées nous paraissaient -à nous, jeunes militants ouvriers- présenter une vision plus cohérente que celle des tenants de Sébastien Faure et des «Douze preuves de l'inexistence de Dieu». Celles là -excusez-moi- nous faisaient très chier. Fontenis, on l'a suivi parce qu'il était plus lucide que les autres; ça a chatouillé son orgueil dans le sens du poil et réveillé ses appétits de leader. On le considérait comme un copain qui en savait plus que nous. Mais objectivement, il a été notre leader. Et il nous a baisés.

Un point pour finir: «les misérables cancons de Frank Mintz» (p.329-332) selon Fontenis, ou «la torture dans la FCL» selon moi.

C'est l'occasion de revenir sur le mémorandum Kronstadt, non sans rappeler les points les plus inquiétants des statuts de l'OPB: «le caractère secret», la cooptation des militants, et «Tout militant en activité, suspendu, exclu ou démissionnaire doit observer le secret absolu sur «OPB» et les militants qui la composent. Tout manquement à cet égard entraîne les mesures jugées adéquates par OPB et pouvant aller jusqu'à la suppression en cas de dénonciation mettant en danger la sécurité des militants» (p.293, Fontenis rajoute une note pour atténuer la portée°.

Le mémorandum Kronstadt reconnaît sa responsabilité: «Mis à part l'admiration de ses proches, si Fontenis a pu se tailler une telle place dans l'organisation c'est grâce au manque de vigilance révolutionnaire des militants et au renoncement passif d'un grand nombre d'entre eux à exercer leur droit de critique sur les faits qui pouvaient leur paraître sujet à caution» (p.21).

Au passage, il épingle l'ignorance de l'histoire du mouvement anarchiste espagnol de Fontenis et son refus de reconnaître que les germes du totalitarisme soviétique étaient notamment dans l'organisation bolchevique (p.34). On trouve aussi des remarques sur les effectifs de la FCL pour 1954 (date de parution octobre-novembre 1954, ronéoté), 141 militants (60 pour la région parisienne et 81

pour la province) qui devenaient 132 au cours de l'année.

Dans un document du mémorandum que Fontenis ne renie pas, à savoir le compte-rendu de la commission des conflits du 1-1-1954, on lit: (Blanchard) «En partant, notre dessein était de montrer implicitement la dictature au sein de la FA, mais non de dévoiler l'existence de l'OPB, sauf, et nous l'avions prévu et proclamé en quittant l'OPB, si nous étions, par l'OPB, acculés, du fait de notre silence, à des positions incompréhensibles pour le reste des militants. L'OPB le savait, elle a cru pouvoir nous tenir par cette opération de chantage, et nous faire abandonner la lutte. Elle croyait sans doute que les repréailles menaçant les exclus, (pouvant aller jusqu'à «l'élimination physique»), au cas où ceux-ci révéleraient le secret de l'OPB, nous intimideraient.»

Et on trouve aussi la réponse de Fontenis: «Il y avait effectivement, fin 1950, une organisation secrète, l'OPB. S'il n'y avait pas eu l'OPB, il n'y aurait pas aujourd'hui de FCL. Un travail énorme a été fourni en 1950. Nous avons maintenant «Le Libertaire». Tant pis pour la FA. La position 3ème front a été élaborée d'abord à l'OPB. Je ne regrette rien du travail effectué. Ceux qui sont sortis ne l'ont pas fait à cause de moi. D'ailleurs l'OPB est supprimée à la suite du congrès de Paris de 1953. Cette organisation, j'attends que l'on apporte la liste de ses méfaits, même en ce qui concerne les vieux militants. (...)» (p.47).

Ainsi la clause de l'OPB sur la «suppression» n'était pas qu'une figure de style... Voyons maintenant une tentative d'application. Il y a deux versions: celle du militant de l'OPB qui me l'a racontée vers 1960 ou 1961, puis sa version de 1989.

Première version; la permanente de la FA est emmenée dans un lieu sûr pour être interrogée sur un problème de flicage; on lui administre un prétendu sérum de vérité, avec l'assentiment de Fontenis; on consulte téléphoniquement Fontenis pour savoir la marche à suivre, surtout lorsque le prétendu sérum de vérité s'étant avéré être une cochonnerie et que les interrogateurs craignant que la camarade en meure, il avait été évoqué téléphoniquement comment se débarrasser du corps en cas de décès.

Deuxième version: «Suite au compte-rendu par Frank Mintz d'«Autonomie individuelle et Force collective» d'Alexandre Skirda, publié dans Chroniques libertaires n°6, dont un paragraphe concerne Fontenis et l'OPB et dans lequel les auteurs citent mon «témoignage» sans m'avoir demandé mon accord, ni même soumis le texte avant publication, c'est

Fontenis qui après m'avoir recherché, m'en a informé et demandé l'explication... De tels procédés sont inadmissibles, d'autant que je n'ai jamais été témoin, ni même entendu parler de «torture et tentative de liquidation physique», autrement dit d'assassinat. Attendu ma violence lors de discussions avec Fontenis concernant une «tentative de liquidation morale» dont fut injustement victime Gaston Leval, et aussi avec l'OPB après un scandaleux interrogatoire de la secrétaire de la permanence de la FA injustement accusée par Fontenis d'avoir communiqué certains documents à la police, discussions qui me valurent mon expulsion de l'OPB, il est évident que je n'aurais pu passer sous silence de telles forfaitures sans qu'il n'y ait de la casse sérieuse tant à l'OPB qu'à la FA. En pareille circonstance, mon silence aurait été une «complicité de meurtre». C'est pourquoi je conteste formellement ce «témoignage» dont m'affuble Frank Mintz». Signé Michel Dubébat.

Si on recoupe les deux versions (sans compter des détails sur le sérum et les regrets de Fontenis que Dubébat cite dans une lettre, son témoignage étant sa propriété privée et son style kilométrique, je préfère ne rien ajouter), on voit en effet un interrogatoire musclé, forcément de l'OPB, puisque Dubébat en faisait partie (selon Fontenis p.295 et mémorandum Kronstadt et qu'il reconnaît en avoir été expulsé à cause de sa protestation. Si la cas s'était limité à la FA, l'OPB n'aurait pas eu de raison d'en discuter et la commission des conflits s'en serait saisi. Le cas de Floréal Muñoz, dont le nom est cité dans le dernier document, semble être totalement différent.

Il demeure dans mon esprit qu'un organisme anarchiste qui tombe dans de tels excès est une tcheka, même si le nombre des victimes est heureusement minime, car dans d'autres circonstances, il peut acquérir des dimensions insoupçonnables.

FRANK MINTZ

(*) "Noir et Rouge Anthologie 1946-1970" Acratie, page 34 (texte de 1967).

"L'autre Communisme - Histoire subversive du mouvement libertaire" Acratie, 1990, 397 pages 130 francs.

Utopie, théologie, mythe et histoire

La famille élargie d'Oneida

La «famille complexe» d'Oneida, dans l'Etat de New York, aux Etats-Unis, est une des plus célèbres expériences dans l'histoire des communautés volontaires. Dès son époque, ce groupe a retenu l'attention des Américains, mais aussi de Marx et d'Engels, et il continue d'intéresser de nombreux observateurs de la société. Il faut dire que l'originalité de ses relations sexuelles a souvent piqué la curiosité des observateurs.

Son fondateur, John Humphrey Noyes, né en 1811 à Brattleboro, Vermont, appartenait à une famille intelligente et relativement notoire. Sa mère était cousine au second degré du Président des Etats-Unis, Rutherford B. Hayes, et son père avait été membre du Congrès. Les participants de la communauté d'Oneida représentaient, eux aussi, une couche sociale relativement cossue. Les sommes investies dans l'expérience, plusieurs milliers de dollars, auraient fait rêver un ouvrier de l'époque. Enfin, la longévité de cette expérience, qui dura près d'un demi-siècle, de 1838 à 1880, pose le problème de son ancrage dans la durée: ne semble-t-elle pas l'illustration idéale de l'utopie faisant irruption dans l'histoire?

Il faut pourtant reconnaître que les études consacrées à cette communauté, comme celles des expériences du même type, font la part belle à la narration et à la temporalité, au détriment de l'explication conceptuelle. L'éclairage est censé se produire à partir de caractérisations de type psychologique («irréalisme») ou

sociologique («marginalité»). Les concepts restent souvent fort vagues. Cet empirisme narratif, cet aplatissage de l'explication ne sont pas innocents.

La manière dont est traitée la notion d'utopie, dans cet exemple en particulier, illustre parfaitement notre propos: ce terme paraît surtout apprécié comme un attribut positif ou négatif, donc sans aucune rigueur. Sa dénotation stricte semble peu explorée. On le confond souvent avec un autre concept, celui de mythe.

Or bien que des historiens importants se soient consacrés à l'étude des mythes, bien qu'ils aient incorporé ceux-ci au déroulement des événements et des structures, l'utopie n'a guère bénéficié des mêmes faveurs. Elle n'est que trop souvent traitée comme un vase clos, comme un cocon isolé, absurdement tombée dans la forêt de l'histoire.

Si l'on quitte les historiens pour écouter les spécialistes de l'utopie, on constate que ceux-ci se cantonnent aux récits de fiction. Tout se passe comme si, par un partage tacite des tâches, le concept d'utopie devait à tout prix être évacué de l'histoire «réelle».

Assurément, toutes les définitions de l'utopie ne sont pas satisfaisantes. On l'a souvent définie par son étymologie, comme un non-lieu. Une telle affirmation suppose le problème résolu: dans les récits de fiction, elle évacue l'humour ambigu de l'auteur, qui cache ses intentions à la censure en déclarant qu'il décrit ce qui n'existe pas; elle interdit d'utiliser le mot dans les sciences historiques, puisque celles-ci abordent des expériences effectivement implantées dans un lieu. L'historien est donc réduit à l'autre terme de l'alternative: interpréter l'utopie au sens large.

Mais alors, le concept n'a plus de sens. Tout écart de la culture dominante peut-il être considéré comme utopique? Ne s'appliquerait-il pas alors à n'importe quelle sous-culture minoritaire? Et s'il ne s'agit que de cités idéales, ne devrait-on pas y inclure bien des discours électoraux?

La réduction de l'utopie aux seuls récits de fiction a pour effet de les traiter comme des peintures mortes en leur ôtant

toute temporalité. En effet, si l'on classe les utopies selon les époques - siècle des lumières, romantisme etc., - on leur dénie une histoire propre, autonome, on les réduit à des épiphénomènes. Pour reprendre le langage des marxistes, elles ne deviennent que des reflets. Comment l'utopie s'articule-t-elle alors à l'histoire?

Pour répondre à ces questions théoriques, une étude de la communauté d'Oneida permet de proposer une forme d'écriture historique qui, combinant le récit et l'explication, dégage à travers l'articulation des faits la spécificité de ce type d'expérience. Celui-ci, en effet, s'inscrit sur plusieurs composantes: l'histoire, le mythe et l'utopie. C'est en repérant ces vecteurs et leurs origines respectives que nous éviterons la fuite dans l'anecdotique ou dans l'ésotérisme.

1. Le temps historique: Oneida dans la longue durée de l'ère victorienne.

Le cadre temporel général où se situe l'expérience d'Oneida est celui de l'ère victorienne. Durant cette longue époque, de 1837 à 1901, la reine Victoria occupa le trône d'Angleterre. La culture coïncida avec l'avènement de l'industrialisation et l'essor du capitalisme, de l'urbanisme et de la modernisation, constituant un grand courant transatlantique se rejoignant les Anglais et les Américains de souche britannique.

L'ordre symbolique victorien est surtout connu pour sa répression de la sexualité. Ce contrôle rigide des moeurs provient des nouvelles normes industrielles. De grandes firmes, bureaucratiques et spécialisées, se substituent aux manufactures et aux entreprises familiales. Elles réclament l'uniformité et la régularité, elles veulent des individus remplaçables les uns par les autres, comme les machines. Les rythmes indi-

viduels, naturels, ne conviennent plus à la productivité.

A la fin du 19^e siècle, la machine sera le modèle de l'industrie, mais aussi de la vie collective¹. La nouvelle société, toute orientée vers la productivité, réprime les émotions, les pulsions spontanées. Elle exige, comme une nécessité sociale, la ponctualité, l'ordre, l'amour du devoir, le sens des impératifs moraux.

L'éthique est fondée sur le présupposé de l'objectivité et de l'universalité de principes moraux qui sont conceptualisés de la même manière que les lois de la physique. Cette vision s'exprime dans la philosophie écossaise du «sens commun». Ce courant de pensée cristallise l'alliance du protestantisme avec la philosophie des lumières, alliance qui durera jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle.

Cependant, les tempêtes que provoquent les nouveaux phénomènes sociaux fragilisent les formes externes de contrôle. La civilisation, orientée vers la rationalité instrumentale, n'a pas encore remplacé l'univers traditionnel. La société victorienne, attentive aux nouveaux moyens de communication, susceptibles d'imprimer aux masses un mouvement autonome, vise à créer un type d'individu autogéré, c'est-à-dire autocontrôlé et autocensuré. Ne faut-il pas, surtout, lui apprendre à intérioriser les normes sexuelles? Nous sommes à l'âge des obsessions, et surtout des obsessions de pureté. D'où le style sermonneur des dirigeants et les propos déclamatoire des héros. D'où aussi l'intérêt pour les arts de la persuasion, qui font appel au cœur aussi bien qu'à l'esprit.

Le regard castrateur de l'époque victorienne place les hommes au centre de la puissance, du pouvoir. Mais elle les rend oedipiens: la femme n'est que la mère. Dans cette société patriarcale, tournée vers le culte de la domesticité, la femme aussi se trouve privée de sa vie sexuelle. Aussi longtemps qu'elle n'a pas convolé en justes noces, elle a droit aux hommages de tous les hommes, et cette cour dont elle est l'objet met en valeur son inexpérience sexuelle. Après le mariage, le respect qu'on lui accorde ne la rend pas égale de l'homme. Elle doit garder son statut, appartenir au sexe faible et demeurer l'éternelle sacrifiée.

La législation retarde l'âge du consentement. Dans beaucoup d'Etats du dix-neuvième siècle, il avait été aussi bas que 9 ou 10 ans pour les filles. On leur dénie le droit à l'activité sexuelle avant le mariage, tandis que les gouvernements veillent à réguler la prostitution et le divorce. Beaucoup de nations disposent de lois contre les «déviances sexuelles» telles que la sodomie, l'avortement, la lascivité, l'obscénité. Ces «crimes», considérés en outre comme des offenses contre le droit coutumier, seront aussi bientôt sanctionnés aussi par l'Etat fédéral, en particulier par le Comstock Postal Act de 1873 qui établit

une censure déguisée de la presse par le contrôle des envois postaux. Plus que la législation, c'est le consensus social qui témoigne des peurs qu'inspire la vie sexuelle. Les femmes, surtout, manifestent cette angoisse à propos des risques et douleurs de l'accouchement, mais aussi parce qu'elles redoutent le viol et la prostitution.

La société victorienne n'admet donc de vie sexuelle que dans un but de propagation de l'espèce. Elle condamne le plaisir érotique: le désir sexuel de l'homme fait de la femme une victime, voire une prostituée. Même les radicaux s'effarouchent de l'orgasme. Toute la morale est là pour souligner l'importance du contrôle de soi.

Les mots eux-mêmes font peur. On interdit toute information sur les aspects hygiéniques liés à la vie sexuelle. Quand on parle de «sexe», il ne s'agit pas des organes génitaux, mais simplement de la bipartition quasi angélique de l'humanité en genre masculin et féminin. Lorsque les «radicaux» mentionnent «la question sexuelle», ils ne se réfèrent qu'à la discrimination dont les femmes sont l'objet.

La culture victorienne est d'origine bourgeoise. Elle correspond à la prédominance du bourgeois dans le monde occidental. Dans sa fraction anglo-saxonne, elle est essentiellement protestante. En Angleterre, elle s'identifie à une élite intellectuelle quelque peu marginale. Aux Etats-Unis, elle englobe la classe dirigeante, menacée de toutes parts par les minorités ethniques que forment les immigrants toujours plus nombreux.

L'expérience d'Oneida se rattache à une sous-culture de l'univers victorien, celle de ce groupe caractérisé comme Yankee «Presbygationalist» (mot créé par la contraction de Presbyterian et de Congregationalist) qui couvre le nord-est du pays, depuis le haut de l'Etat de New York jusqu'à la région des Grands Lacs et de l'Iowa. Tout ce monde partage un même type d'architecture, de gouvernement local, de planification des villes. On y découvre partout les mêmes noms de lieux, les mêmes institutions religieuses, les mêmes «ismes» et en particulier (l'antialcoolisme et l'antiesclavagisme).

Au sein de cette sous-culture victorienne apparaît une région si spécifique, dans l'Etat de New York, qu'on l'a nommée «le district brûlé»². Terre de prédilection pour les grands missionnaires, et notamment le plus grand de tous, Charles Grandison Finney, elle voit se succéder revivals religieux, ces missions à grand spectacle qui donnent lieu à un dévouement de toutes les émotions. C'est dans cette aire de l'Etat de New York qu'apparaît avec plus d'acuité la remise en question du système sexuel et du système religieux. C'est là qu'apparaissent les Mormons polygames, les Shakers adeptes du célibat total, les spiritistes qui, au nom des affi-

nités spirituelles, entreprennent l'expérimentation conjugale. C'est là aussi que va surgir l'utopie des Oneidiens. Mais pour accoucher de celle-ci, l'histoire devra passer par la matrice du mythe.

2. Le temps du mythe.

A 20 ans, en 1831, le jeune John Noyes s'est converti au cours d'un revival religieux inspiré par Charles G. Finney, à Putnam, dans le Vermont. En bon victorien, il était déjà un individu capable de se gouverner par lui-même. Le voici, désormais, qui se sent investi d'une vocation, d'une mission particulière.

Il entre au séminaire de théologie d'Andover. Il rêve de conserver à jamais «la foi du néophyte». Mais il est frustré par l'ambiance aride et strictement professionnelle, de l'établissement. Un an après, il décide de poursuivre ses études de théologie à Yale. Cette dernière institution va répondre à son attente en lui offrant l'occasion d'édifier sa doctrine sur une structure millénariste.

Un de ses professeurs, Moses Stuart, argue que le Christ a prédit qu'il reviendrait sur terre durant la vie même de ses disciples. Noyes tente de dater cet événement. Il conclut que le Christ est revenu en l'an 70, au moment de la destruction du Temple de Jérusalem et au début de la grande Diaspora. Ce moment a inauguré le Royaume de Dieu dans les cieux.

A l'instar des Shakers, Noyes se convainc que le Royaume de Dieu va littéralement se réaliser en ce monde. Selon lui, l'Eglise de la terre s'apprête à rencontrer l'Eglise du ciel et à devenir sa réplique, sa doublure. Une seconde résurrection approche, elle est même imminente; elle constituera le jugement final³.

Son «hérésie positive» convainc Noyes qu'il doit rompre avec les orthodoxies établies. Elle lui laisse entrevoir que le développement du christianisme est un processus graduel, et que l'âge des miracles et des interventions actives de Dieu n'est pas une affaire du passé. Le millénium est même éminent. Mais quelle est la nature de cette société? Quels sont les moyens d'y aboutir? Il l'ignore.

Le jeune homme traverse une zone de turbulence émotive, probablement liée au conflit entre son idéal de pureté, qui rationalise sa timidité, et son désir sexuel. Sa famille appartient à cette race de gens qui croient en leurs propres capacités mais dont toute l'émotivité est refoulée, rentrée, cadennassée. Ses quatre oncles, probablement par timidité, se sont mariés avec leurs cousines. Son propre père n'a épousé sa mère qu'après quarante ans révolus, lorsque celle-ci, lasse d'attendre, l'a mis au pied du mur. Entre son obsession d'idéal et ses passions

charmelles, l'écart se creuse au point que la vie l'accable. John Noyes lit la Bible de 12 à 16 heures par jour, afin de connaître la volonté de Dieu sur lui. Il atteindra l'illumination en retournant l'esprit contre lui-même. Par un transfert, une sublimation qui lui permet de proclamer et son idéal et ses instincts, il se convertit au perfectionnisme et se forge une théologie nouvelle de l'acte charnel. Il reprend la distinction de St Paul, qui met l'accent sur l'esprit contre la lettre, contre la loi, contre la perfection légaliste. Oui, le Christ a donné l'ordre à ses disciples d'être parfaits; mais les «parfaits» restent perfectibles. Seules comptent les intentions: Dieu ne peut pas demander l'impossible.

Les autorités de Yale rejettent la nouvelle doctrine. Elles révoquent l'autorisation de prêcher. Rejeté par son institution, Noyes est abandonné à lui-même.

Il passe trois semaines dans un état d'exaltation à New York, au bord du déséquilibre mental. Il prend des stimulants, tels que le poivre de Cayenne, mais pas d'alcool. Il rencontre des meneurs religieux, qui lui réservent un accueil plus ou moins hostile, il se lance avec eux dans des discussions stériles. La nuit, il erre dans le quartier des prostituées, prêche aux passants jusqu'à épuisement de ses forces et tombe de sommeil dans la rue. Il commence à douter de tout, y compris de l'existence de Dieu.

Une seconde conversion va l'amener à fréquenter les milieux perfectionnistes de la Nouvelle-Angleterre. Ces chrétiens se considèrent comme dégagés du péché et donc totalement libres de suivre leurs sentiments intérieurs. Ils méprisent les conventions sociales, qu'ils considèrent démodées. Certains d'entre eux se lancent même dans l'expérimentation sexuelle et conjugale.

Grâce à la rationalisation que lui a permis sa nouvelle doctrine, John Noyes va surmonter pour la première fois sa timidité vis-à-vis des femmes, et convertir une auditrice à ses idées, Abigail Merwin. Elle le défend à l'Eglise Libre de New Haven, il projette d'affirmer son autorité. Bien qu'il présente leur relation comme purement spirituelle, il est clair que la distinction entre l'amour spirituel et sexuel est obscure; une grande part de son intensité extraordinaire peut être vue comme une sublimation de ses impulsions sexuelles. Naturellement, cette nouvelle étape requiert une nouvelle justification théologique. «Je suis arrivé à la conclusion que j'ai depuis défendue, à savoir que l'acte externe de liaison sexuelle est aussi innocent et acceptable que n'importe quel autre acte, ou plutôt, que s'il y a une différence dans le caractère de nos actions extérieures, celui-ci est le plus noble et le plus acceptable de tous».

Pour démontrer que la piété peut surmonter le désir charnel, deux femmes de Brinfield (Massachusetts) vont parta-

ger le lit d'un prédicateur évangéliste de passage. Noyes, qui se séjournait près de ce même pasteur en 1834, l'année précédente, avait subodoré cette atmosphère équivoque. Troublé, il avait en 24 heures franchi à pied, par un froid sévère et sous la neige, les 90 kms qui le séparaient de sa maison.

Noyes écrira plus tard: «L'amour religieux est très proche de l'amour sexuel et ils se mêlent toujours dans les moments d'intimité et d'excitation sociale des Revivals. Quand un homme a trouvé le salut de son âme, la chose suivante qu'il demande c'est de rencontrer son Eve et son Paradis».

Les Revivals de l'époque, le millénarisme renvoient à la composante mythique. Et nous sommes bien ici dans le mythe qui, dans l'imaginaire collectif, recrée à un temps primordial, imaginaire, en aval ou en amont de l'histoire, peu importe, mais circulaire. En véritable converti, John Noyes va créer ses rites pour jouir de son Eve et de son Paradis. Un psychanalyste dirait qu'il reconstruit l'objet perdu de son phantasme.

3. Le temps de l'utopie

La composante mythique va s'ouvrir provisoirement à l'utopie. Comment distinguer les deux? Le mythe est négation du réel, qu'il réduit à l'apparence, au profit d'un spirituel, présenté comme la «vraie réalité». L'utopie, au contraire, est reconnaissance du réel, mais négation du présent, négation des pesanteurs du présent, de ce que nous appelons la nature des choses, l'ordre établi, les déterminismes de l'histoire. L'utopiste parie sur la possibilité d'un futur différent de celui que tout le monde prédit, que tout le monde attend. Dans le réel social d'une époque il voit la mort, le néant que celle-ci cache. Au nom du désir, il s'insurge contre la mort. Si le rite est une échelle qui permet d'accéder au paradis du mythe, l'utopie est une bouteille lancée dans la mer de l'histoire. Et comme toutes les bouteilles, elle permet toutes sortes de contenus; elle peut aussi être vide.

L'utopie peut naître de l'eschatologie, chercher à convaincre en présentant un paradigme, un modèle omniscient, doctrinaire, émanant d'une conscience individuelle. Elle est parfois rebelle, cherchant alors à éluder la censure, fuyant l'histoire et le pouvoir, accouchant d'une maïeutique passionnelle susceptible de mettre en marche le désir. Ce qui, chez Noyes, va déclencher le passage à l'utopie, c'est le choc de voir que Abigail Merwin, sa convertie, sa plus proche associée, son objet d'amour idéalisé, le déserte pour épouser quelqu'un d'autre. Noyes, qui en matière d'expérience sexuelle est encore bien novice,

révèle par lettre à un ami des sentiments intérieurs d'autant plus hardis qu'il est timide:

«Quand la volonté de Dieu sera faite sur terre comme elle est au ciel, il n'y aura plus de mariage. Le souper des noces de l'Agneau est une fête chaque plat est libre pour chaque hôte... Dans une société sainte il n'y a pas de raison pour restreindre par la loi les rapports sexuels alors que le manger et le boire ne le sont pas - et il y a aussi peu d'occasion de honte dans un cas comme dans l'autre. Durant l'apostasie, Dieu a, pour une bonne raison, placé un mur de séparation entre l'homme et la femme, et pour une aussi bonne raison, ce mur sera détruit à la résurrection.»

Autrement dit, si l'état de résurrection doit être précédé par une période de restrictions, celles-ci tombent pour le Parfait, puisqu'il est un Ressuscité. D'où l'apparition d'un autre thème important, celui de la mort. La chaîne de la rédemption, écrit Noyes, doit inclure quatre faits, ou plutôt quatre étapes: la sainteté, l'amour libre, l'association dans le travail et l'immortalité. Noyes veut aussi abolir la mort.

Il ne reste plus qu'à suivre la pulsion utopique.

En 1838, Noyes va épouser Harriet A. Halton, après lui avoir adressé cette lettre extraordinaire il écrit que leur union ne doit contenir «aucun engagement de nature à limiter l'essor de nos affections ainsi que cela se pratique dans la mariage mondain. Je désire et j'espère que ma compagne aimera tous ceux qui aiment Dieu, à quelque sexe qu'ils appartiennent <...> aussi librement que si nul lien particulier ne l'unissait à moi. Dans le fait, mon but en m'attachant à elle serait, non pas d'accaparer sa vie, non pas d'enchaîner son cœur ou le mien, mais de les élargir tous les deux et de les établir dans la libre camaraderie de la famille universelle du Seigneur. Le mariage véritable, tel qu'il existe dans les cieux, s'établit selon ces principes. L'union immortelle des cœurs, la lune de miel éternelle, qui seule mérite de porter le nom de mariage, ne peut être gâchée par une cérémonie.»

A la même époque va commencer l'expérience pilote de Putney, pré-onédiste. Pendant une décennie, de 1837 à 1847, Noyes expérimente ses théories dans sa propre ville, Putney, Vermont. Il utilise les membres de sa famille pour former le noyau de la communauté élargie qu'il aspire à mettre sur pied. Même avant la mort de son père, en 1841, il commence à briser la résistance de sa mère à son emprise totale sur les affaires financières et religieuses de la famille. Contre cette dernière, il arrange le mariage entre deux de ses sœurs avec deux de ses plus proches disciples. Ceux-ci, ainsi que son frère George, constitueront le noyau du futur groupe. La communauté sera construite sur la propriété familiale.

Pendant plusieurs années, cette société va vivre dans ce que Noyes appelle «la routine matrimoniale habituelle.» Néanmoins, une nouvelle expérience va le pousser à aller plus loin:

«En six ans, en effet, ma femme avait traversé l'agonie de 5 enfants successifs et un seul était parvenu à survivre. Après notre dernière déception je fis à ma femme la promesse formelle de ne plus jamais l'exposer à cette souffrance stérile et je m'appliquais à demeurer séparé d'elle plutôt que d'enfreindre cette promesse.»

C'est alors que, en 1844, John Noyes va mettre au point une nouvelle méthode. Jusque-là, il existait diverses opinions sur le contrôle des naissances. A un extrême,

<les Shakers proposaient l'abstinence; à l'autre, on préconisait le recours à l'avortement. D'autres recommandaient divers moyens artificiels. Parmi les radicaux, un ouvrage de Robert Dale Owen était bien connu, la Moral Philosophy, dans laquelle était proposé le coitus interruptus. Noyes accepte l'idée de son auteur, qui consiste à disjoindre la fonction de propagation, de reproduction de l'espèce et la fonction amative (amoureuse) des organes sexuels. Mais il condamne l'ensemble de ces méthodes, qui, selon lui, gaspillent la semence de l'homme et sa puissance. Nous découvrirons ici deux autres thèmes de la culture victorienne, la crainte de l'orgasme et l'obsession typique d'une vision du monde fondée sur la pénurie: à l'instar de l'économie, l'homme n'a que des ressources limitées.

«En 1844 <...> je conçus l'idée que la sexualité pouvait être distincte de la reproduction et que ces fonctions pouvaient être pratiquement séparées. J'en fis l'expérience, découvris que le contrôle de soi exigé n'était pas difficile; que ma jouissance en était accrue, que la satisfaction de ma femme était plus profonde et qu'enfin nous échappions aux horreurs et à la terreur d'une procréation involontaire. Ce fut une période de grande délivrance. Elle rendit une maisonnée heureuse.»

L'étreinte réservée ou ce que Noyes appelle la continence masculine, sera pratiquée par lui et par ses amis pendant deux années. La méthode réussit à réduire efficacement la natalité. De 1848 à 1869, on ne compte guère plus de 31 naissances accidentelles dans une société de 200 adultes menant une activité sexuelle importante. Autrement dit, il résulte moins de grossesses que si les femmes avaient pris la pillule.

En 1846, Noyes va se sentir attiré par Mary E. Cragin, une femme qui ne sait pas dire non. Avec le consentement du mari, d'ailleurs obtenu avec mille difficultés, Noyes réussit à convaincre ses amis que c'est la volonté de Dieu que les individus changent de partenaires sexuels. Deux autres couples se joindront bientôt à eux dans ce mariage complexe: ses

deux sœurs et leurs maris. Cette nouvelle conduite est tenue secrète; on ne la révèle qu'à ceux que l'on juge capables de comprendre et de soutenir ce groupe.

L'affirmation explicite du nouveau système de mariage apparaît dans une assemblée de Perfectionnistes le 1 juin 1847. Les participants décident de mettre leurs biens en commun et de supprimer les unions conjugales. Ils affirment unanimement que le Royaume des cieux est arrivé.

La diffusion de cette nouvelle va créer des tensions d'autant plus fortes que les partenaires tentent de convertir à leurs idées une jeune fille de 15 ans. Deux Perfectionnistes vont témoigner contre Noyes devant le Procureur de l'Etat. Accusé d'adultère, le fondateur verse une caution de 2.000 dollars et part à New York, suivi de plusieurs de ses disciples.

Dans quelle mesure sommes-nous dans l'utopie? M. Henri Desroche a souligné les similarités avec le Guantaoïste ou du moins certaines de ses manifestations¹⁰. Quoi qu'il en soit, on ne peut parler d'utopie à propos du coitus reservatus; cette technique trahit plutôt une tentative de déssexualisation des relations conjugales¹¹. En revanche, l'idée du mariage complexe constitue une rupture radicale avec les institutions de l'époque, puisqu'en établissant la communauté sexuelle et matérielle elle remet en cause les modèles affectifs, la monogamie et même le capitalisme. Il faut d'ailleurs ajouter, ce qui n'est pas unique pour l'époque mais tout de même assez rare pour être noté, que la communauté dispose d'une bibliothèque importante, aucun livre n'est censuré, et que les membres y prennent un vif intérêt.

Néanmoins, en donnant à leurs nouvelles règles un caractère «divin», les Perfectionnistes ouvrent aussi la porte aux spéculations théologiques et, à travers celles-ci, retournent dans la spirale du mythe.

4. Le retour à la topie: l'institutionnalisation du rêve.

Après une courte période de confusion, en mars 1848, la société se regroupe dans l'ancienne réserve d'Indiens Oneida dans le centre de l'Etat de New York. Elle va former une société économique et affective. Son utopie va maintenant se cristalliser.

Les Oneidiens ne célèbrent pas le jour du Seigneur et ils ne pratiquent pas de culte, ni de fête religieuse. Ils ne cherchent pas à former une société dans le style des Shakers ou des Fourieristes. Ils n'adoptent sans doute ni statuts ni constitution.

Cependant, ils prêchent l'Evangile et, dans un sens, on assiste à un transfert des formes religieuses à de nouveaux rituels, ceux de la famille élargie, qu'il ne faut cependant pas confondre avec la camaraderie amoureuse.

L'empreinte théologique reste très forte. La religion n'est pas uniquement un alibi, même si parfois elle y ressemble fort. Les Perfectionnistes sont vraiment des croyants. Par exemple, ils critiquent les fouriéristes «qui veulent construire la cheminée avant d'avoir édifié la maison». Ils jugent qu'on ne peut pas résoudre le problème des rapports entre les sexes avant d'avoir résolu la relation avec Dieu.

Leur critique du lien conjugal relève aussi de la théologie. Si certaines de leurs remarques restent classiques, par exemple quand ils condamnent l'adultère ou l'union de natures incompatibles, d'autres commentaires sont plus révolutionnaires. Noyes reproche au système matrimonial de ne pas tenir compte de la puberté, quand l'appétit sexuel est le plus fort, et de n'offrir qu'une nourriture monotone et relativement comptée. Noyes écrit:

«Nous avons abandonné la forme simple du mariage et avancé à sa forme complexe. Nous n'avons pas de querelle à faire à ceux qui croient au mariage exclusivement duel et qui l'observent fidèlement, mais nous avons conclu qu'il existe pour nous une meilleure manière. L'honneur et la fidélité qui font le mariage idéal peuvent exister entre 200 personnes aussi bien qu'entre deux...¹²»

La critique de la jalousie.

Au début, la communauté pratique la libre entreprise amoureuse. On rejette les couples trop exclusifs, et les entêtés sont envoyés en exil à Wallingford. Cependant, certains membres se heurtant à des refus, l'un de ceux-ci suggère que les noms des partenaires soient tirés au hasard dans un chapeau. Le groupe rejette cette proposition et se rallie finalement à l'idée de recourir à un médiateur ou une médiatrice, qui discrètement éviteront au mal aimé une rebuffade.

On crée le principe du «compagnon-nage ascendant», c'est-à-dire que l'on réserve la fonction d'intermédiaire aux plus anciens membres de la communauté. On va bientôt stipuler que les initiations amoureuses des joveaux ou jovecelles devront prioritairement transiter par des rapports avec des personnes mûres, expérimentées, pieuses, et donc avancées en âge. Naturellement, un tel système, fort attrayant pour les membres de la première génération, le sera moins pour les jeunes! Ceux-ci feront craquer la communauté.

Pendant toute la durée de vie du groupe, selon certaines supputations, les membres changent de partenaire en moyenne quatre fois par mois. Selon d'autres

témoignages, cet échange a lieu tous les 2 à 4 jours, certains ou certaines étant naturellement plus demandés que d'autres.

En 1869 Noyes, qui est impressionné par la thèse de Darwin sur la survie du plus apte, fait modifier la politique de contrôle des naissances et adopte une technique de sélection qu'il nomme «stirpiculture», c'est-à-dire eugénisme. Seuls auront des enfants ceux qui en prennent la décision. 91 membres seulement se portent volontaires.

Les difficultés apparaissent parce que le choix du géniteur est décidé par la communauté. Un comité paritaire (6 hommes et 6 femmes) doit choisir les partenaires. Mais devant la contestation d'un droit aussi exorbitant, on se borne à programmer le quart des couples, laissant les autres se former au gré des affections.

La crise latente sera accélérée par une fuite en avant. La communauté est plus occupée à animer un mouvement onéidiste qu'à entretenir sa vie propre. Avec la prospérité, les pionniers jouent aux anciens combattants et témoignent d'une autosatisfaction peut-être légitime, mais qui agace les autres. Ce sont les jeunes gens qui provoqueront le drame: ils protestent contre l'initiation des jeunes filles par les dignitaires mâles. Noyes est la cible, car il est souvent préposé à la fonction de «premier mari». Il prend la fuite en territoire canadien, propose l'abandon du mariage complexe et crie victoire sur les ruines de son expérience. En septembre 1880, un de ses fils revient, redistribue les parts. Les gentlemen victoriens de la société coopérative ont transformé leur association en société par actions qui fera de gros bénéfices.

Les communautés de Noyes, qui sont passées de 87 membres en 1849 à près de

200 en 1875, ont témoigné d'une prospérité croissante. Leur échec n'est pas provenu de leur pratique du mariage complexe, mais de certaines modalités de sa réglementation. Leur longévité et leur originalité leur méritent une place particulière dans l'histoire des communautés.

Oneida offre aussi un apport théorique intéressant. Nous avons vu comment, depuis la crise psycho-religieuse de son fondateur, l'expérience a constamment maintenu un discours héologique qui révèle la variété des statuts de l'idéologie religieuse. Celle-ci tantôt renvoie au mythe, et tantôt à l'utopie. Ce qui, à nos

yeux, fait l'intérêt d'Oneida, ce n'est pas tant son rapport au premier de ces phénomènes, somme toute assez classique, mais son oscillation du côté de l'utopie, avec toutes les ambiguïtés de ce dernier phénomène. Car l'utopie, à la différence du mythe, ressemble à la statue de Saint Oronzio à Lecce. Dressé sur son piédestal longiligne le saint n'est situé ni à terre ni au ciel. Et son statut reste ambivalent. De la main, il montre les cieux. Mais il ne les regarde pas: ses yeux sont tournés vers la terre.

RONALD CREGAGH

1. cf. R. D. Brown, «Modernization: A Victorian Climax», in D. W. Howe *Victorian America*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1976, p.42.

2. cf. Whitney R. Cross, *The Burned-Over District*, Ithaca (New York), 1950.

3. *First Annual Report of Oneida Association* pp. 11-12.

4. *Witness*, I (Sept. 25, 1839): 78

5. H. Noyes, *Lettre de Noyes*, éditée dans William H. Dixon, *Spiritual Wives*, Londres 1868, pp. 347-353

6. *Witness*, I (Jan. 23, 1839): 49. Lettre imprimée in George Wallingford Noyes, ed., *John Humphrey Noyes: The Putney Community, Oneida (New York), the author, 1931* pp. 1-10. Des extraits de cette lettre sont publiés

anonymement en août 1837 dans un journal à sensation, partisan de l'amour libre et anti-establishment, *The Battle-Axe and Weapons of War*, de Theophilous Gates.

7. *Witness*, I (Jan. 23, 1839): 56.

8. J.H. Noyes, *Male Continence*, 1877 p. 48 et s. trad. Desroche, (infra, n.10) p. 370.

9. *Ibid.*

10. Henri Desroche, *La Société festive. Du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués*,

Seuil, Paris, 1975 cf. H. Maspero, *Le Taoïsme et les Religions chinoises*, Paris, N.R.F., 1971 p. 564: «Il faut changer de femme après chaque excitation: c'est en changeant de femme qu'on obtient la Vie éternelle»; p. 574 :»l'art de coucher avec une femme <...> consiste à ne pas éjaculer et à faire revenir l'Essence pour réparer le cerveau»; p. 571: «ceux qui s'adonnent à cette pratique ne doivent pas être jaloux les uns des autres. Pour ceux qui s'adonnent à cette pratique, tous les maux et les périls sont supprimés; on les appelle les Hommes-Réels; ils sont sauvés et voient augmenter le nombre de leurs années. On enseigne aux maris à échanger leurs femmes <...> Il y a des choses qu'on ne peut exposer en détail.»

11. Robert David Thomas, *The Man Who Would Be Perfect: John Humphrey Noyes and the Utopian Impulse*, Philadelphia, University of Pennsylvania, 1977, p.93, qui pense qu'il en est de même pour la *Battle-Ax Letter* (ci-dessus).

Robert Allerton Parker *A Yankee Saint: John Humphrey Noyes and the Oneida Community*, New York, G.P. Putnam's Sons, 1935.

12. *Oneida Community*, <ib>*Handbooks*<ie>, 1867 ed., p. 64.

Abonnez - vous à

IRL

Abonnement 1 an: 90 F / 2 ans 170 F / Rajoutez 10 francs pour l'étranger / Abonnement à retourner à IRL c/o ACLR BP 1186 69202 Lyon cédex 01 / CCP IRL 4 150 95 N LYON